

L' H O M M E
SORTI DU SÉPULCHRE,
H I S T O I R E

Dont la jalousie et la cabale ont étouffé
la publicité en 1750.

PAR TABOUREAU DE MONTIGNY.



A P A R I S,
Chez LEPETIT jeune, libraire, rue Pavée Saint-
André-des-Arts, n^o. 28.

AN XI. — 1802.



*Qui que vous soyez..... accordez-moi l'Azile,
et dérobez-moi promptement à tous les yeux.?*

L'HOMME
SORTI DU SÉPULCHRE
HISTOIRE

Dont la jaloousie et la capable ont étouffé
la publicité en 1750

PAR TABOUREAU DE MONTIGNY

A PARIS

Chez LEPETIT jeune, librairie, rue Pavée Saint-
André - des - Arts, n° 28.

AN XI. — 1802.

CHAPITRE PREMIER. Rencontre de l'homme sorti du sépulchre.

Un soir, en revenant chez moi, je passai par le cimetière des Innocents ; mes premiers regards se fixaient sur ces abîmes creusés par la main des vivants, pour englober les morts. J'aperçus un fantôme sortir de sa fosse à la faveur d'une échelle, et venir directement à moi. Je n'ai jamais craints les revenants, et, bien loin d'éviter la rencontre de celui-ci, me doutant bien qu'il avait besoin de mon secours, espérant d'ailleurs trouver plus de reconnaissance parmi les morts que parmi les vivants, et, curieux d'apprendre quelque relation de l'autre monde, j'allai au devant de lui. Qui que vous soyez, me dit-il, d'une voix concentrée, accordez-moi l'asile, et dérobez-moi promptement à tous les yeux. Vous ne pouvez mieux vous adresser, lui répondis-je ; avançons, ma demeure n'est qu'à deux pas d'ici : je le couvris à l'instant de mon manteau, je le pris par le bras, et nous eûmes bientôt atteint le seuil de ma porte, que j'ouvris sans bruit ; nous montâmes à mon appartement, sans rencontrer personne, et mon premier soin fut de faire préparer une chambre et un lit par ma domestique, à laquelle je recommandai le secret le plus inviolable sur une apparition dont elle fut effrayée, au point de vouloir crier ; mais je lui mis la main sur la bouche, et dès que nous l'eûmes rassurée, elle nous servit à souper. Je fis apporter un bouillon pour l'inconnu, qui l'avalait d'un seul trait, et que je fis coucher bientôt après pour achever le chef-d'œuvre de sa résurrection par les douceurs du sommeil ; il me remercia de tous mes soins avec l'expression de la plus vive reconnaissance, et nous nous séparâmes. Ayant observé qu'il était de ma taille, j'avais eu la précaution de prélever sur ma garde-robe et de faire porter dans sa chambre un assortiment d'habits complets avec une douzaine de chemises ; j'étais entré jusques dans les plus petits détails des besoins humains, comme la nature l'exige avec des malheureux que le caprice du sort a dépouillés de tout. Malgré tout ce que cette aventure paraissait avoir de bizarre et même de suspect, jamais je ne m'étais senti dans une si grande sécurité ; d'ailleurs je tenais mon revenant sous ma clé, sans armes et sans défense ; envahi ma domestique me faisait envisager la

possibilité d'une secrète connivence entre le prétendu fantôme, et quelques scélérats, pour s'introduire dans la maison pendant la nuit, à la faveur d'un stratagème pareil ; je la fis taire, je l'envoyai se coucher, et, considérant qu'on ne ferait jamais le bien, s'il fallait toujours songer aux inconvénients qui peuvent en résulter, je m'endormis entre les bras de la providence à l'appui d'une conscience pure, bien résolu de faire face au danger s'il y en avait ; mais la curiosité me réveilla deux heures après, et, calculant qu'un simple bouillon n'était qu'un léger préliminaire pour préparer l'estomac du malade à supporter des alimens plus solides, j'allai lui porter un biscuit avec un demi-verre de mon meilleur vin : il ne fallut qu'un léger bruit pour le réveiller, quoiqu'enseveli dans un sommeil paisible. En ouvrant la paupière, il me tendit la main avec le sourire, d'une ame sensible et satisfaite : « O généreux mortel ! me dit-il, tous les soupçons se réunissent pour écraser l'infortune ; vous les avez écartés courageusement en ma faveur, en résistant aux inspirations de la défiance, et vous en serez sous peu récompensé ». Dès qu'il eut pris ce nouveau restaurant, la pâleur de la mort fit place au léger vermillon d'une santé prête à renaître, et je le quittai pour m'aller remettre au lit jusqu'au lendemain.

CHAPITRE II. Premier aperçu. Départ pour la campagne ;

A peine eus-je mis le-pied dans la rue, au lever du jour, que j'entendis courir le bruit d'une nouvelle assez singulière. Il s'agissait d'un homme enterré de la surveillance, et violemment soupçonné d'avoir été empoisonné par sa femme, pour accélérer la jouissance de tous ses biens, qu'il lui avait assurée par contract, à défaut d'héritiers en ligne directe. Le but de cette femme, en commettant ce crime, était, disait-on, de rompre un lien qu'elle n'avait contracté que par intérêt, pour être libre de former d'autres nœuds, plus agréables en apparence, avec un jeune intrigant, qui voulait envahir sa fortune ; mais toutes les langues du quartier furent apaisées à prix d'argent, et les charges n'étaient pas assez concluantes pour que la justice en pût connaître.

En rentrant chez moi, je fis part de cette anecdote à mon déterré, que je vis à l'instant pâlir, et tomber dans un abattement dont j'eus bien de la peine à le tirer. « Hélas ! me dit-il, » après un morne silence de quelques minutes, une plus longue réserve avec vous pourrait me faire soupçonner d'ingratitude, et je ne puis ? " quant à présent, mieux payer vos bienfaits, que par ma confiance ; mais ne trahissez pas mon secret, je ne puis conserver l'existence et l'honneur, qu'en laissant accréditer le bruit de ma mort, et je suis... Quoi ! vous êtes la déplorable victime de cet affreux complot, et vous ne vous faites pas reconnaître ? Il n'en est pas encore temps, répliqua-t-il, ce serait m'exposer à de nouveaux dangers ; les médians n'abandonnent jamais leur proie ; ils ne me ratraient pas à la seconde attaque, et j'ignore comment je suis réchappé de la première ; il est probable que la dose du poison n'était pas suffisante, et qu'il n'est résulté de la crise qu'un sommeil léthargique, à la faveur duquel on m'a précipitamment inhumé ; car vous n'ignorez pas, ajouta-t-il, qu'on abrège, en pareil cas, les délais des funérailles, pour ceux dont on a expédié le congé fatal, afin de se soustraire aux recherches de la justice ; mais si la cupidité vient d'envahir ma fortune à la faveur d'un extrait mortuaire, elle m'a, dans cette circonstance, été d'un grand secours ; car, aussi acharnée

après la dépouille des morts qu'après celle des vivants, elle m'a enlevé nuitamment jusqu'à mon cercueil, et m'a laissé au moins la respiration libre : il y avait une demi-heure environ que j'avais repris mes sens, et que je méditais sur le parti que j'avais à prendre, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Je lui fis observer qu'il courait, en attendant, le risque de laisser prescrire ses droits ; mais il persista dans sa résolution, et je n'insistai pas davantage, de peur de lui laisser à penser qu'il pouvait m'être à charge : je redoublai d'attention, pour écarter cette idée humiliante, qui rétrécit l'âme, et lui ôte le ressort nécessaire à ces doux épanchements, qui font le charme de l'amitié : je m'attachai particulièrement à me concilier celle d'un homme intéressant par la singularité de ses malheurs.

J'avais une maison de campagne, agréablement située, à quelques lieues de Paris ; je lui proposai d'y faire un séjour avec moi, pour le distraire de ses chagrins et rétablir sa santé : le calme d'une solitude champêtre était nécessaire à son âme, après la secousse d'une catastrophe aussi violente : après les tracasseries insupportables d'une vie orageuse, on n'est bien qu'entre les bras de la Nature ; elle rafraîchit les idées, apaise les passions, assoupît les regrets. Un pareil projet s'accordait parfaitement avec le parti qu'il avait pris de vivre *incognito* ; la joie éclata dans ses yeux, et je vis éclore sur ses lèvres un sourire de reconnaissance et d'approbation. Nous partîmes, et nous devançâmes le retour du printemps au bord de la Seine, sur le penchant d'un coteau. La présence de ma domestique avait suspendu le cours de nos confidences réciproques, pendant la route, et nos entretiens n'avaient roulé que sur la variété des objets et des situations ; mais dès que nous fûmes arrivés, C'est ici, me dit-il en m'embrassant, que mon âme va s'ouvrir toute entière par le récit de mes aventures. J'avais en effet une secrète impatience d'en apprendre les détails ; mais je m'étais fait un scrupule d'en exiger la confidence, dans la crainte de rouvrir la porte à des souvenirs douloureux. Il poursuivit ainsi.

CHAPITRE III. Histoire de l'homme sorti du sépulchre ; malheurs résultants de sa première inclination contrariée ; son début dans la profession d'avocat ; sa détresse et son désespoir ; apparition de son père, mort depuis un an ; il lui annonce une succession.

Vous avez le dénouement tragique d'un mariage mal assorti ; mais vous ignorez encore le bizarre enchaînement des circonstances qui me l'ont fait contracter. Il faut remonter jusqu'à la naissance de l'homme, aux premières impressions qu'il a reçues, aux premiers revers qui l'ont irrité, pour y trouver l'excuse de ses torts, vrais ou présumés : si chacun se pénétrait bien de cette vérité, le cœur s'ouvrirait plus facilement à la compassion pour des malheureux, que l'attrait du plaisir attire dans le piège de l'erreur et de la séduction, ou que le désespoir égare dans les sentiers du crime. En effet, mon premier malheur est d'être né d'une femme trop sensible, qui s'était laissée enflammer pour un homme sans fortune, qu'elle avait épousé contre le vœu de sa famille, et dont elle fut réduite à se séparer après ma naissance, pour sauver les débris d'un mince patrimoine, avec lequel elle alla vivre au fond d'une province. Mon père, qui venait d'obtenir, à la faveur de cette alliance, un modique emploi, me retint, et me fit élever à Paris auprès de lui, dans l'espérance que mon entrée au sacerdoce, à la faveur de quelques talents qui commençaient à se manifester, et à la recommandation des parents distingués que j'avais du côté maternel, pourrait un jour m'ouvrir un passage à l'épiscopat ; mais une répugnance invincible pour cet état, dont l'hypocrisie et la ruse, au défaut de la croyance, ont toujours été les bases fondamentales, fit avorter les grands projets de l'ambition paternelle. Quoique, dès ma plus tendre jeunesse, imbu de la doctrine de Platon, par les ministres de Jésus-Christ, qui nous l'a transmise, je me sentais pour le sexe un tendre penchant, qui me paraissait incompatible avec le vœu de chasteté requis pour l'initiative de cette profession. En vain me disait-on que je ferais comme les autres ; cette solution triviale était insuffisante pour apaiser les murmures d'une conscience timorée et d'une probité délicate, qui ont toujours été l'essence de mon caractère. La révélation, répondais-je, est vraie ou fausse : dans le premier cas, je commets un sacrilège, en m'exposant volontairement au parjure ; dans le second, je trompe Dieu et les hommes, en me rendant complice d'une imposture onéreuse à tous les peuples ; ainsi, le premier pas que je fis dans le monde fut de sacrifier la politique à la morale : que m'est-il revenu de ce sacrifice méritoire aux yeux de l'Etre-Suprême ? L'indigence la plus excessive, qui me réduisit à préceptoriser pour gagner de quoi payer mes inscriptions et mes thèses à l'école de droit. J'allai passer six mois dans un château qui n'est pas éloigné d'ici, dont le seigneur, bienfaisant et généreux, m'avait mandé pour instruire des jeunes gens, au sort desquels il s'intéressait : la proximité du lieu réveille encore en moi de tendres souvenirs ; j'y passai la belle saison dans les délices d'un amour épuré, avec une jeune personne, autant éprise de moi que je le fus d'elle au premier abord ; mais cette réciprocité de sentiments fut contrariée, à mon grand regret, par la fuite du jeune seigneur en Angleterre : la cause de cette disparition subite était un système de calomnie et de persécution, combiné contre lui par sa famille, pour envahir son immense fortune, à la faveur d'une interdiction motivée, en apparence, sur des goûts dépravés et une dépense excessive. En effet, pour légitimer cette vexation dans l'opinion publique, on avait excité les plus mutins de ses créanciers à faire une saisie, et les gens de justice mirent aussitôt des gardiens, après avoir posé les scellés dans le château, qu'il fallut désertier, après des serments réciproques de nous aimer toujours, et de nous épouser, ma maîtresse et moi, dès que j'aurais pu me procurer une existence indépendante. Il fallut nous quitter ; elle, pour retourner, avec sa sœur, dans le sein de sa famille, et moi, pour venir à Paris chercher fortune, dans les recoins poudreux de la judicature, après ma prestation de serment, en qualité d'avocat au parlement : mais le travail minutieux, le griffonnage éternel et le style barbare de la cléricature, m'ennuyèrent ; le procureur au Châtelet, chez lequel je travaillais, était un ivrogne et un libertin ; ma conduite exemplaire était une censure perpétuelle de la sienne, et conséquemment un ridicule à ses yeux ; il publia partout mon incapacité prétendue, et me discrédita si bien parmi ses confrères, que toutes les études me furent fermées ; alors je saisis promptement une occasion de m'en venger à leurs dépens, en me chargeant d'une cause qui attaquait le corps entier ; je fus applaudi en la perdant ; ils furent diffamés en la gagnant ; la cabale, qui avait circonvenu le tribunal, n'avait pu corrompre l'auditoire, dont la pensée est, et sera toujours, en dépit de l'autorité rebelle à ses décisions, le juge en dernier ressort de tous, les juges. Je fus réputé novateur en cette partie, et toute la masse des avocats qui, pour la plupart, tenaient leur clientèle des procureurs, irrités alors, des applications indirectes, qui rejaillissaient sur elle dans cette cause, lança contre moi la foudre de l'excommunication civile, et me priva, par-là, de mon état.

Ma maîtresse et moi, nous nous écrivions toujours, et nous nous déchaînions contre l'ordre social, dont les incidents multipliés brisent les liens les plus sacrés de la nature ; je n'osai lui faire part de mon malheur, dans la crainte d'exposer sa constance à une trop rude épreuve ; car les absents ont toujours tort, et l'appât d'une jouissance présente, éclipse, tôt ou tard, celui d'une jouissance future, ou trop souvent incertaine ; mais la cause que j'avais plaidée avait fait trop de bruit, tant par sa nature, en première instance, que par des mémoires imprimés sur l'appel, et répandus avec profusion dans tout Paris. Il y a peu d'âmes d'une trempe assez forte pour être à l'épreuve d'une longue séparation : le cœur d'une femme est comme une place, dont la tranchée est ouverte chaque jour à de nouveaux usurpateurs ; celui de mademoiselle M * * * eut la faiblesse excusable de succomber à l'amorce d'une brillante fortune ; sa correspondance en fut ralentie, et chacune de ses lettres avait un nouveau degré de froideur ; je l'accablai des miennes, auxquelles elle finit par ne plus répondre. Irrité de son silence, je lui en fis reproche ; elle m'annonça définitivement son mariage avec monsieur T****, qui lui assurait tous ses biens par contrat, en cas qu'il mourût sans postérité ; l'éclat d'un rang distingué flattait sur-tout son amour-propre ; car elle n'était pas naturellement intéressée, et je perdis, en peu de temps, ma maîtresse et mon état, après avoir fait preuve de quelques talents, qui m'avaient attiré tout-à-la-fois le persiflage des heureux du siècle et les éloges de quelques appréciateurs impuissants.

LETTRES DES DEUX AMANTS.

*Lettre première à mademoiselle M****.*

De Paris,

MA tendre amie, après t'avoir quittée hier, à chaque degré d'intervalle que la rapidité de la voiture ajoutait entre nous deux, une partie intégrale de moi-même s'en détachait pour t'aller rejoindre : après la perte de ma mère, que je viens d'apprendre, il ne me reste plus qu'un père, au lit delà mort ; le seul regret qu'il a de quitter la vie, est de la perdre sans t'avoir connue ; et d'après ton portrait, qui ne peut être exagéré par l'amour même, il aurait voulu consommer notre union, sans les obstacles multipliés de mon infortune ; « Mais, disait-il encore ce matin, pour subvenir à tous les besoins d'un ménage, une contribution commune est indispensable entre ceux époux ; le souffle glacé de l'indigence éteint presque toujours le flambeau de l'amour conjugal, et la fidélité, mise à tant d'épreuves par un essaim Je riches suborneurs, qu'une aimable femme attire à sa suite, éprouve de violentes secousses, ou, si la vertu résiste, on a tout à craindre pour sa postérité ; dans la situation cruelle où je te laisse, il ne faut pas entraîner mademoiselle M**** dans le tourbillon d'une destinée encore incertaine, et t'exposer, par un empressement téméraire, à donner l'existence à d'autres malheureux, qui n'auraient peut-être pas, comme toi, le courage de résister à l'amorce des moyens illégitimes. Il y a tant d'incidents à craindre dans la carrière que tu vas parcourir !.. y que de concurrents à surpasser ! que d'erreurs à réfuter ! que de préventions à détruire ! que de préjugés à combattre ! que d'ennuis à dévorer dans les préliminaires minutieux d'une procédure insipide ! que d'affronts à essuyer de la part des tribunaux circonvenus par la cabale, et dont les jugements iniques retombent sur vous, dans l'opinion des clients, qui ne vont chercher le talent que sous les lambris de l'opulence ! à moins qu'un coup hardi n'anticipe inopinément sur la marche lente et progressive des opinions et des choses ; mais alors, la jalousie est presque toujours en embuscade pour étouffer, au passage, une réputation naissante ; et l'infortuné, qui n'a pas le temps d'attendre une occasion nouvelle, retombe dans l'obscurité des fonctions avilissantes, où la nécessité de vivre le retient jusqu'à sa mort. C'est ainsi que j'ai vécu ; c'est ainsi que tu vivras peut-être avec l'inutile regret d'avoir fait partager l'amertume d'un pareil calice au digne objet de ton amour »...

Ici la plume échappe à ma main tremblante ; mon père, expirant, m'appelle pour recevoir son dernier soupir, et je n'ai que le temps et la force de t'envoyer un baiser, qui sera peut-être le dernier d'une vie odieuse, à laquelle je ne tiens plus que pour t'adorer ; tous mes autres liens sont rompus ; un nuage épais s'élève entre tout le reste de l'univers et moi. Adieu.

*Réponse de mademoiselle M * * *.*

Ma vie est attachée à la tienne, cher ami ; j'en fais la triste expérience par les larmes et les soupirs que ta fatale absence me coûte ; nous partons demain de B*** pour aller à O*** ; l'intervalle qui nous sépare va s'augmenter encore, et je vais éprouver de nouveaux déchirements en quittant ces lieux chéris, ces avenues et ce parc immense, où tout me retrace ta présence et le premier aveu de ta flamme : tout me parle ici de toi ; l'écho semble me répondre, au moins, à ta place, et trompe ma douleur ; mais dans le séjour que je vais habiter, la nature sera sourde et muette à mes cris ; je vais retomber sous le despotisme d'une famille ambitieuse, qui va reprendre tous ses droits

sur moi : cependant, toi seul en a de véritables ; tous les autres ne sont fondés que sur des chimères. A la précipitation que ma sœur met à notre départ, je la soupçonne d'intelligence avec mes parents, pour effacer jusqu'à la plus légère trace de ton souvenir ; mais je saurai tromper leur vigilance, et, pour éviter que tes lettres soient interceptées, il faut les adresser, sous double enveloppe, au portier des Jacobins, qui me les remettra. Fasse le ciel que j'en reçoive une à mon arrivée ; il n'y a pas d'autre remède à l'inquiétude où je suis sur ton sort, et mon âme va joindre la tienne, prête à s'échapper sous le poids de tes malheurs, si l'assurance de ma tendresse ne peut arrêter les progrès de ton désespoir. Adieu ; je n'ai que le temps de mettre cette lettre à la poste, en l'absence de ma sœur.

*Seconde lettre à mademoiselle M***.*

Ta réponse, ma tendre amie, est venue à propos répandre le baume de la consolation sur mon cœur déchiré ; le moment fatal est arrivé ; mon père a quitté ce gouffre d'horreurs, où certainement il n'était pas à sa place, et où je languis sans toi : la terre a reçu sa dépouille, et son âme, innocente et pure, a pris son vol vers le ciel, après avoir payé le tribut que la décence exige, aux préjugés nationaux. J'ignore dans quelle région nous pourrions nous rejoindre, et sans toi, je l'aurais suivi ; mais l'assurance que tu me donnes, m'impose le devoir de lui survivre : oui, c'est dans tes bras ou à tes pieds qu'il faut que je vive ou que j'expire ; je le sens : voilà mon destin. Le caprice de la fortune et des événements ne pourra jamais briser la chaîne invisible qui nous identifie ; elle résistera toujours à l'effort impuissant des intérêts corrupteurs qui nous séparent, et s'étendra plutôt jusqu'à l'extrémité de la terre, s'il le faut, que de se rompre. Il t'en coûtera plus qu'à moi, je le sais, pour réaliser ce présage heureux ; les adorateurs vont se multiplier sous tes pas, dans une grande ville, où toutes les passions, réunies et conjurées à ma perte, vont électriser ton amour-propre ; mais l'obsession de la flatterie et de la splendeur pourra-t-elle jamais altérer le coloris de ta belle âme ? et serait-ce pour envelopper ma vie entière d'un voile funèbre, que la providence divine aurait fait éclore, pour la première fois, à mes yeux, le sourire du bonheur sur tes lèvres de rose ? Je n'ose le croire ; mais, dans le délire de la passion, dont je suis enivré pour toi, je le crains ; c'est t'offenser, me diras-tu peut-être ; mais c'est moi seul que j'attaque ici : quelle victoire ai-je droit d'espérer sur tout l'univers subjugué par un seul de tes regards ? Ici mon soupçon n'est que l'enfant de ta beauté ; ton miroir te fournira l'excuse de mon crime, et jamais tu ne pourras me corriger qu'en devenant moins aimable. Au surplus, la source de mon repentir est dans ton cœur ; c'est de lui que j'attends mon pardon ; car c'est lui qui sera ton juge ; mais je sens, au fond du mien, qu'il est temps de me taire, pour ne pas multiplier mes torts.

*Réponse de mademoiselle M***.*

*De O***.*

NON, cher ami ; quand je serais de nature à subjuguer tout l'univers, il ne me subjuguera point ; je n'aspire pas à la monarchie universelle, et je n'aurai jamais l'esprit de conquêtes ; il faut un manège apprêté, qui répugne à ma franchise, pour envahir et conserver tant de possessions à-la-fois ; il faut souvent laisser prendre à l'ennemi trop de terrain pour l'attirer dans ses filets et l'envelopper ; toutes les fourberies et les stratagèmes de nos héroïnes à prétentions, ne sont point de mon ressort ; un seul objet suffit à mon cœur, et mon trône est dans le tien : c'est-là que j'ai pour jamais fixé mon empire ; ton amour est l'excuse de ta crainte, et les faibles attraits qu'il exagère peuvent désormais enflammer tes désirs sans troubler ton repos ; mais ta jalousie est un gage de ta constance, et je ne pourrais m'en offenser qu'autant que j'en réaliserais le principe ; il me siérait mieux qu'à toi d'être inquiète à ton sujet, si je te savais plus volage et plus entreprenant auprès des femmes, sur le théâtre brillant de la capitale, où tant d'objets séduisants vont s'offrir à tes yeux. Depuis que je suis arrivés ici, je ne puis disposer d'un seul instant ; la journée est employée à recevoir et à rendre des visites : plus on me reproche mon indifférence pour tous les plaisirs qui viennent m'environner, plus je m'obstine à la conserver, parce qu'elle me laisse au moins la conviction intime de mes droits à ta fidélité. Je suis surveillée à chaque pas, et réduite à prendre sur mon sommeil pour épancher mon âme sur ce papier ; mais console-toi, prends courage, et tâche de te mettre, au plus vite, en état de me dérober la dépendance ; on a, sur moi, des vues auxquelles on croit que je ne m'attends pas, mais que j'ai su pénétrer à travers le brouillard épais de certains propos ambigus, qui m'ont été transmis par une amie, à laquelle j'ai confié le secret de mes peines. Je fus invitée hier à un bal, chez monsieur T***, homme d'une richesse excessive et d'une naissance illustre ; j'ignore à quoi je puis attribuer les égards de sa prédilection pour moi : mes parents se prêtent à tout cela de la meilleure grâce du monde ; on me regarde, on se parle à l'oreille, et tout cela m'inquiète ; il y a du mystère là-dessous. Prends l'avance, cher ami ; le plus simple asile dans tes bras aura plus d'attraits pour moi, qu'un palais dans les bras d'un autre. Pour faciliter les élans de ton génie, accélérer le succès de tes travaux, à l'abri de toute inquiétude, acceptes le fruit de mes épargnes, et vas toucher à la poste cinquante louis au reçu de la présente. Adieu ; je n'ai que le temps de cacheter cette lettre, et de t'assurer que je suis toute à toi pour la vie.

Troisième lettre à mademoiselle M * *.*

QUEL affreux pressentiment tu me donnes, ma tendre amie ! un rival qui s'annonce avec tout l'appareil de la splendeur ! où sont mes titres pour l'éclipser auprès de toi ? Je l'avais bien prévu dans ma précédente, et ta réponse vient de réaliser l'objet de ma crainte ; je me replie avec horreur sur moi-même, en me comparant à celui qui vient me disputer ma conquête : il va probablement t'offrir une prospérité brillante, en échange d'une vie obscure et languissante que tu traînerais avec moi ; n'est-ce pas une raison pour me désister de toute prétention ? Il fut un temps, ma douce amie, où les vertus et les talents tenaient lieu d'un fond réel en mariage ; mais tu perds les secours de tes parents, si je t'épouse, et je ne puis t'apporter que la jouissance d'un cœur noyé d'ans des flots d'amertume. En attendant que mon sort change, à combien d'assauts tu vas être exposée ! En admettant que ta fidélité sorte victorieuse d'un pareil combat, dois-je en abuser, en exigeant le sacrifice de ton bonheur ? Qui sait si, par la suite, je n'en deviendrais pas moins aimable à tes yeux ? J'ai cependant reçu les cinquante louis que tu m'envoies comme un gage assuré de ta constance ; puissent-ils fructifier au profit de notre amour mutuel ! Mais en me constituant ton débiteur, je te donne un nouveau droit de me congédier quand il te plaira ; l'égalité n'est déjà plus admise entre nous ; tu deviens, à dater de ce jour, ma souveraine, et tu peux décider de ma vie ou de ma mort.

*Réponse de mademoiselle M***, quatre mois après la précédente.*

De O * * *.

MON silence est un crime, je le sais ; mais M ; T * * * nous a subitement arrachés d'ici pour aller tous, avec lui, dans une de ses terres, sans nous donner le temps de nous reconnaître ; ma famille, d'intelligence avec lui, m'observe de si près, et d'ailleurs, tous les gens dévoués à son service me sont devenus si suspects, que je n'ai pu te faire passer aucune de mes nouvelles ; et, ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est qu'à mon retour ici, je n'ai trouvé aucune trace des tiennes entre les mains du portier des Jacobins : aurait-on gagné cet homme à prix d'argent pour les intercepter ? Je le payais pourtant généreusement ; mais ces gens-là reçoivent de toute main : je m'arrête à cette conjecture, plus vraisemblable qu'un si long silence de ta part, puisque tu n'as pas, comme moi, des surveillants à craindre ; il faut donc les tromper en changeant de batterie, et, pour savoir si tu m'as véritablement écrit pendant mon absence, tu m'éciras, aussitôt la présente reçue, à l'adresse de mademoiselle Marianne, blanchisseuse de fin, chez un ferblantier, Grand'Rue, auprès de la Place. Hâte-toi, cher ami, de fixer l'incertitude qui m'agite sur ce que tu dois penser de moi : ta renommée est parvenue, il y a huit jours, jusqu'à nous, par les papiers publics, et les rayons de ta gloire ont jailli sur moi ; j'ai tressailli de joie en apprenant ton élan rapide vers la célébrité. Puisse le ciel affermir tes pas dans la carrière que tu viens de commencer ! Il en est temps, cher ami, car je suis obsédée ; on m'a déjà fait des demi-confidences pour sonder les dispositions de mon cœur : il paraît qu'on se dispose à prévenir les heureux effets de ta réputation. A la première nouvelle de tes succès, le front de M. T*** s'est couvert de nuages, et mes parents en ont pâli. *Il ne sera pas aisé de le supplanter*, disaient les uns à voix basse ; il faut donc se hâter de conclure, ont répondu les autres. On anticipe avec empire sur mes décisions, on oppose déjà la menace à la froideur de mes réponses, et les épines croissent à chaque instant sous mes pas. O nature ! que ton expression naïve et touchante est faible au tribunal d'un monde avili par la soif des honneurs et par l'intérêt ! Je suis comme un roseau courbé sur sa tige, et sans cesse agité par les vents. Prends, cependant, courage ; il n'y a rien encore de résolu.

*Quatrième lettre à mademoiselle M***.*

QUINZE lettres consécutives sans réponse m'avaient bien donné le droit d'arrêter le cours de ma correspondance ; et, calculant que je ne pouvais attribuer ton silence qu'à la subornation du portier des Jacobins, j'ai pris le parti de me renfermer dans les bornes du silence et de la douleur. Tes parents ne connaissent déjà que trop les secrets de nos cœurs ; ils n'y lisent que trop la confirmation de ce que ta sœur a pu leur dire sur le langage expressif de nos yeux et de nos soupirs, chaque fois qu'elle venait troubler nos fréquents tête-à-tête à B***. O moments heureux, qui ne reviendront plus ! est-il bien vrai, ma tendre amie ? Ah ! qu'il m'en coûte pour me familiariser avec cette idée ! elle est accablante, et je n'y survivrai pas ; je sens, au fond de mon âme, des déchirements, avant coureurs de mon arrêt de mort. D'après tout ce que tu m'annonces, ma perte est résolue, et j'ai beau descendre en moi-même, je n'y trouve aucune force capable de la supporter. On t'a dérobée à ma poursuite par une disparition inattendue ; on t'a fait éprouver, pendant quatre mois, l'apprentissage de l'indifférence, et je vois où tout cela va tendre. Adieu ; je suis à l'agonie, et mon dernier soupir servira de réponse à celle que j'attends sur ta dernière résolution.

*Réponse de mademoiselle M***.*

TREMBLE, cher ami, car j'en frémis encore moi-même ; celle qui t'écrit n'est plus digne de toi. Puisse, un torrent de larmes, effacer cette lettre ! Un mur d'airain s'élève, au son lugubre des cloches, entre ton amante et toi : je me laisse traîner à l'autel, où le flambeau funèbre de l'hyménée est allumé par le fanatisme révolté contre la nature ; ainsi, parjure envers toi, parjure envers celui que j'épouse, et perfide envers moi-même, je cède, au torrent des considérations humaines, sous le joug d'une famille intéressée, à qui je dois tout. Si mon supplice peut adoucir le tien, console-toi ; car je juge de ton désespoir par le mien ; nous n'avons qu'une âme, et cette âme, déchirée au milieu des fléaux corrupteurs et contradictoires, qui se la partagent, ne peut plus se rapprocher que par nos soupirs ; les miens te sont consacrés à jamais, comme un tribut légitime à ton amour outragé. Conserve-toi pour une ingrate, qui ne l'est qu'en apparence : joui de ton triomphe, dans un cœur enflammé d'un éternel amour, en dépit du préjugé barbare qui voudrait l'éteindre. Oui, cher ami, car tu l'es encore, et tu le seras toujours, accepte au moins ce nom si tendre, qu'une décence puérile efface envahi de notre vocabulaire ; je me suis avilie en voulant m'élever, par une alliance respectable, au tribunal des préjugés dominants ; et, si ce n'est assez de l'opprobre dont je me couvre peut-être à tes yeux en t'écrivant ainsi, pour te venger, publie hautement ma honte avec cette lettre ; elle est digne de figurer dans les annales de l'amour, contrarié par le fatal devoir d'exister et de s'ennuyer toute la vie honorablement au milieu des regrets et du repentir. Je confie à ta prudence le secret de ma faiblesse, en réparation de mes torts, et au profit de ton amour propre ; mais il n'y a plus entre nous d'autre *rendez-vous* qu'au-delà du trépas, à moins qu'il ne plaise à la Providence divine en ordonner autrement : ici les pleurs m'obscurcissent la vue, et je finis en sanglotant.

Cinquième et dernière lettre à mademoiselle M * *.*

J'IGNORE, en vérité, comment je respire encore, et mon existence n'est plus, à mes yeux, qu'une chimère, après le coup qui vient de m'écraser. Objet trop chéri pour mon repos | tu n'es encore que trop aimable ; en me perçant le sein, ton inconstance m'aurait peut-être laissé moins de regrets, que le sacrifice de ton amour à l'ambition de ta famille et à l'éclat du rang ; mais hélas ! je ne sais si je dois te condamner ou t'absoudre ; et mon âme, suspendue entre ces deux mouvements opposés, les trouve d'un égal poids dans la balance de l'équité : d'un côté, je vois dans celui qui me remplace, un homme qui fera pour ton bonheur tout ce que j'aurais voulu faire, si la fortune eût secondé mes désirs ; elle seule est coupable : quant à lui, son excuse est dans tes appas et dans tes vertus ; son crime est d'avoir eûmes yeux et mon cœur ; il brûle d'une flamme non partagée ; il n'aura que le tribut dédaigneux de la froide reconnaissance, en échange du feu sacré que tu entretiens pour moi dans ton âme ; et s'il s'en aperçoit, tu auras fait deux malheureux pour un ; ou, si tu réussis à lui donner le change, cet effort est au-dessus de la nature, et c'est fait de moi ; je ne suis pas autant aimé que je le crois. D'un autre côté, quand il entrerait plus de vanité que d'obéissance dans le nœud fatal que tu viens de contracter, aurais-je le droit de m'en plaindre ? Mais je te cherche en vain des torts pour tempérer l'amertume de mes regrets ; l'appréciation de ton amour, gravé dans ta lettre en caractères de feu, ne fera qu'accroître mon supplice. Quel mélange inconcevable de tendresse et de cruauté ! quel affreux cahos que celui des lois et des préjugés ! quel piège tendu par la supercherie à la pudeur craintive, à l'innocence en tutelle et à la convoitise d'un riche voluptueux, amorcé par l'appât de la beauté même ! ô funeste emploi des grâces naïves et touchantes, que d'envahir la fortune d'un présomptueux qui croit sottement que tous les cœurs doivent s'ouvrir au son de ses écus ! ah ! malheureuse, car tu l'es, je n'en puis douter sans outrager tout à-la-fois ta franchise et mon orgueil ; la sympathie invincible qui nous lie, établit entre nous un éternel partage de privations et de souffrances ! As-tu pu contrevenir aux décrets d'un destin si manifestement déclaré pour courber ton aimable front sous le joug de l'intérêt sordide et de la vanité ? as-tu pu, sans frémir, prononcer un serment désavoué par la nature ? et n'as-tu pas entendu d'avance le douloureux murmure de mes soupirs errants au tour de ta couche nuptiale ? ignorais-tu, qu'en pareil cas, l'amour ne peut jamais revendiquer ses droits que par des torts ? Ah ! triste réflexion qui m'avertit de me taire et de borner ici le cours d'une correspondance, dont le secret dévoilé pourrait attirer sur toi le glaive du courroux marital ; mais en m'abstenant moi-même de t'écrire, j'épargne à ta sensibilité le pénible devoir de me le défendre ; il est juste que je songe à ton honneur et à ta sûreté, puisque tu me les sacrifies. Arrachée à ton amant par les flots tumultueux de l'intrigue et de la politique humaine, tu n'en seras pas moins l'éternel objet de son culte intérieur ; je ne puis être plus digne de ton amour, qu'en t'immolant le mien pour ton repos ; mais ton image me suivra partout ; puisse la mienne te consoler quelquefois de mon silence involontaire : ce papier, mouillé de mes larmes, est le dernier que tu recevras ; fasse le ciel qu'il échappe à des mains perfides. Adieu, ma tendre amie : ah ! que ce mot fatal à de peine à sortir de ma plume ! qu'il est dur à prononcer et qu'il t'en coûtera pour le lire ! s'il ne fallait que mon sang pour l'effacer, je te donnerais encore cette dernière preuve d'un amour qui ne s'éteindra qu'avec ma vie : encore une fois, adieu ; nous n'avons plus d'autres messagers que nos

soupirs, ni d'autre talisman que celui de l'imagination pour nous rapprocher ; dès à présent, je te vois, je t'embrasse, mais l'illusion cesse ; tu m'échappes, et le ciel s'obscurcit à ma vue....

J'étais agité d'une si violente passion pour mademoiselle M***, qu'aucune personne de son sexe ne pouvait jusqu'alors émouvoir mes sens ; je fuyais le monde pour dérober mon indigence à tous les regards, et par-là je perdais mille occasions de l'écarter par quelque heureuse rencontre. Après avoir parcouru successivement toutes les gradations du malheur, voyant chaque jour approcher mon dernier repos, et ne sachant plus quel parti prendre, j'errais à l'aventure d'une allée à l'autre, au jardin du Luxembourg. Enseveli dans la plus profonde rêverie, et presque anéanti sous le poids du chagrin, je passais en revue, et j'analysais tous les rôles humiliants auxquels j'allais être obligé de me résoudre pour gagner ma vie. Il me vint tout-à-coup la pensée affreuse de l'abrégé, et dans la crise du plus violent désespoir, j'allais me frapper de mon couteau, lorsque je me sentis arrêter le bras par un homme, que j'aurais pris pour mon père, si je n'eusse vu rendre le dernier soupir à cet infortuné depuis un an ; je fus pétrifié. Dès que j'eus levé les yeux sur lui, je m'aperçus bien à son sourire qu'il avait pénétré le motif secret de mon étonnement stupide, et il se bâta de m'en tirer par le discours suivant : « Tu es étonné, me dit-il, de ma ressemblance avec l'auteur de tes jours, et je le fus effectivement selon la chair : nous sommes tous composés de deux substances, l'une visible et l'autre invisible ; nous naissons tous les uns des autres, quant à la forme visible, mais nous n'avons d'autre père commun que Dieu seul ; quant à la forme invisible, qui n'est autre chose qu'une éternelle et indestructible émanation de son souffle pur, dont la matière universelle n'est que l'immense laboratoire et le récipient continuel où il se multiplie et se répète, se personnifie et se particularise au gré de la circonstance locale ou momentanée, ou des besoins charnels qu'il éprouve sous chaque fraction de la matière organisée à son image, et plus où moins irascible au premier choc des volontés arbitraires qui la contrarient ou la persécutent : le plus beau privilège de cette substance invisible, après avoir quitté son enveloppe fragile et périssable, est de parcourir librement l'espace infini, que vous connaissez ici bas sous la dénomination du temps, pour y découvrir le spectacle varié de la puissance divine, incessamment en action, et de venir sous telle forme qu'il lui plaît, donner des instructions salutaires aux malheureux humains ; du haut de cette région sublime d'où ce globe que vous habitez ne paraît qu'un grain de sable, où la laideur et la beauté ne sont que des modifications alternatives et passagères, où l'opulence et la pauvreté ne sont que le jeu du hasard, et plus souvent l'ouvrage de vos institutions abusives où la renommée inconstante et capricieuse de tous les charlatans politiques, n'a qu'un éclat précurseur de tous les fléaux et de tous les vices : j'ai vu les convulsions de ton désespoir, il est mal fondé, mon enfant ; les humiliations que tu éprouves sont purement relatives, et trop passagères, pour qu'on y succombe ; avec un peu de réflexion sur la brièveté de la vie et la multiplicité des accidents qui nous la font perdre, ou des circonstances qui viennent ou varient les situations du mal au pire, et du pire au mieux, on sentirait qu'on court le risque de la raccourcir à la veille d'un sort plus doux ; elle ne vaut ni les peines qu'on se donne pour la conserver, ni les efforts qu'il en coûte pour se l'arracher ou pour la défendre, ou pour l'embellir ; on ne la gagne à chaque pas qu'au risque de la perdre dans la langueur et l'ennui d'une répugnance invincible, qui, comprimant les ressorts du génie, amène tôt ou tard la consommation, dès que le choc des événements imprévus nous précipite au»dessous de notre sphère. La vie humaine est un fleuve qui coule entre deux écueils ; la privation absolue ou la crainte de tout perdre ; il faut opter : celui qui n'a rien à perdre, peut tout acquérir sans rien risquer ; mais celui qui a tant de jouissances, tant de considérations à ménager, est toujours irrésolu sur le choix d'un parti ; le second perd tout pour n'avoir voulu rien hasarder ; il ne faut au premier qu'un effort de témérité pour tout envahir : cette dernière position, sous tous les points de vue, est préférable ; c'est cependant celle où la providence t'a mis pour éprouver ta sensibilité, ta patience, pour exercer ta raison, adonner du ressort à ta pensée, étendre les calculs de ta prudence, et tu t'en plains ! aimerais-tu mieux, sous l'éclat de l'opulence et des honneurs qui peuvent rarement s'acquérir ou se conserver autrement que par le crime ou l'imposture, entendre siffler autour de toi les serpents de l'envie, et se disputer la gloire de la première piqure pour s'emparer de tes dépouilles ? n'est-ce pas trop d'avoir à craindre la perte de tant de biens à-la-fois ? de quel effort, ou plutôt de quelle vertu peut être susceptible une âme attachée au limon du globe terrestre par tant de liens corrupteurs, ouverte par tant d'avenues à la défiance, aux noirs soupçons et à la soif du sang humain pour sa propre sûreté ? Compare à présent cet état, que tu désires, avec ton indigence actuelle, et vois si elle est un prétexte suffisant pour quitter la vie ; en appréciant à leur juste valeur tous les moyens de parvenir, comment un homme qui pense, peut-il souhaiter la fortune à pareil prix ? s'il ne fallait qu'un travail opiniâtre pour l'obtenir, on pourrait s'y résoudre pour être un jour utile à l'humanité souffrante, et remettre les gens de bien à leur véritable place ; mais il est rare, mon fils, que le vrai mérite et les grands talents soient promus aux grandes charges de l'état. Un philosophe à grandes vues est un fléau pour les intrigants et les fripons, qui se disent capables de tout, qui entreprennent tout, qui obtiennent tout, qui dirigent tout, et qui se glissent partout comme des vents pestiférés : il y a tant de gens intéressés à la conservation des abus, que toute espèce de réforme est impossible parmi vous ; toute vérité proprement dite, est mal accueillie au milieu de gens dont les distinctions et les privilèges ne sont fondés que sur des chimères et des préjugés, et malheureusement ce sont ceux-là qui font la

loi partout. L'exercice de l'autorité publique est attachée à la possession du territoire plutôt qu'à la culture des sciences et à la pratique des vertus ; aussi les philosophes, toujours indigents, n'ont-ils jamais joui que d'une considération passagère, et les grandes maximes qu'ils ont révélées aux hommes, s'évanouiront toujours, faute d'application, sous un régime commercial, dont les spéculations absorbent la pensée et refroidissent le cœur. Le bon droit ne peut donc s'acquérir qu'avec la fortune ; or, l'entreprise est épineuse pour ceux qui n'ont pas une aisance préalable ; car les moyens légitimes de se la procurer, sont trop minutieux, trop longs et trop pénibles pour qu'une imagination vive puisse jamais s'y prêter ; d'où il arrive qu'un homme à grandes méditations, qui ne peut devenir propre aux détails sans s'abrutir ou se dépraver à certains égards, est presque toujours devancé dans le chemin de la fortune par un homme à courte vue ; il n'y a point de chute à craindre pour le second qui rampe sur la terre ; mais pour le premier qui, comme toi, doué d'un génie audacieux et d'une âme brûlante et fière, veut prendre un élan rapide vers la célébrité, dans une carrière inaccessible à l'indigence, en dépit du talent, il n'y a pas moyen d'échapper à la faction des indulgents pour des abus autorisés qu'il a voulu détruire ; son plus grand tort est « d'avoir eu raison, le voilà dépouillé de tous ses droits au tribunal de l'opinion dominante, il ne lui reste plus qu'à se faire auteur, et auteur de quoi ? d'ouvrages dramatiques ? tous les sujets sont épuisés, il n'y a plus de lauriers à moissonner dans ce genre de gloire, et d'ailleurs le plus difficile n'est pas de composer une pièce, mais de la faire accueillir par les acteurs, d'autant plus mauvais juges en pareil cas, que, blasés sur l'appréciation de tant d'intrigues diverses, ils en prévoient la catastrophe dès la protase, et n'ont plus l'enchantement de la surprise ; d'où il arrive qu'ils refusent quelquefois d'excellentes pièces pour en recevoir de très-défectueuses au gré de leur caprice, ou par un excès d'indulgence pour un auteur qu'ils ont intérêt de protéger ; bien différents en cela du public, qui juge de l'auteur d'après la pièce, ils jugent de la pièce d'après l'auteur, qui, pour captiver leurs suffrages, est obligé de consommer avec eux d'avance, en frais de repas, le gain de son travail. Malheur à celui qui ne donne pas à dîner ! eût-il fait un chef-d'œuvre, il ne paraîtra jamais, où s'il voit jamais le jour, ce sera sur un autre plan, sous un autre titre et sous un autre nom. Un malheureux auteur se présente ; après lui avoir fait garder l'antichambre une demi-heure, la première proposition qu'on lui fait, est de laisser sa pièce ; on la lui garde six mois, au bout desquels on lui fait éprouver un refus humiliant, en lui rendant son titre, après en avoir extrait les plus beaux morceaux qu'on s'approprie en temps et lieu, et dont on se fait honneur à ses dépens ; quel recours judiciaire a-t-on contre un larcin de cette espèce ?

Serait-on plus heureux en matière philosophique et politique, où il n'est plus possible d'aspirer au mérite même de la singularité, d'après tout ce qu'on a dit et écrit de meilleur depuis plus de deux mille ans, sans en avoir jamais vu l'heureuse application dans l'ordre social ?

Je t'ai laissé, dans mes papiers, une tragédie, et je suis mort sans la voir jouer ; les vers les plus pompeux et les traits les plus frappants qui l'avaient embellie, ont trouvé leur place dans des productions diverses, dont les auteurs ont acquis une réfutation brillante à mes dépens : aurais-je été bien admissible à rendre plainte contre tant de plagiaires à-la-fois ? Il n'y a pas de propriété plus difficile à constater que celle des idées, à moins qu'une authenticité subite, par la voie de l'impression, ne la consacre au tribunal de l'opinion publique ; autrement, elle s'évapore en se communiquant dans les cercles, et se généralise en circulant de bouche en bouche : c'est ce qui arrive à tous les auteurs infortunés, que la nécessité réduit à chercher un éditeur, et dont les intermédiaires pompent toute la substance intellectuelle, au moyen des prospectus qui leur sont confiés. Si l'on remontait à la source de toutes les réputations furtivement usurpées, il y aurait beaucoup à rabattre sur les succès de l'intrigue, et les applaudissements changeraient souvent d'objet ; on reviendrait bientôt de cette admiration stupide pour des lauriers cueillis aux dépens d'un mérite supérieur, mais expirant ou méconnu, caché derrière la toile, et réduit, par une politique ambitieuse et farouche, au plus strict incognito. Va, mon ami, les hommes, pour la plupart, ne méritent pas la peine qu'on prend de les éclairer sur leurs intérêts ; ils tendront toujours les mains aux fers de la tyrannie, en lui portant le premier coup d'encensoir ; elle changera quelquefois de nom pour les apprivoiser d'abord ; mais, sous quelque modification qu'elle se présente, elle n'en rallumera pas moins la torche funèbre du fanatisme, pour les abrutir et les subjuguier sous le poids de ses exactions multipliées ; ils auront toujours plus de devoirs à remplir que de droits à faire valoir sous le joug du besoin. La fortune est, à leurs yeux, le seul moyen justificatif ; il faut les éblouir par l'éclat de l'or ; mais, comme il est ordinairement le fruit du crime, je viens t'annoncer la mort de mon frère, armateur à Nantes, riche de six millions ; cet homme, arraché dès la première jeunesse à sa famille par des monopoleurs, qui en firent un agent subalterne de leurs concussions, a pris un élan si rapide en matière de spéculations commerciales, qu'il a surpassé tout à-la-fois ses maîtres et ses rivaux dans la carrière de l'agiotage. Son âme s'est endurcie à bénéficier sur les intempéries et sur tous les fléaux de la politique humaine ; il n'a jamais connu d'autre besoin que la soif de l'or, et c'est avec cet affreux préservatif de toutes les autres passions, qu'il est parvenu de bonne heure au plus haut degré de l'opulence. Il me prit envie un jour de lui écrire, afin de l'émouvoir par le tableau de mon infortune ; mais le triste succès de la première épreuve m'a bien détourné d'en hasarder une seconde ; il me répondit, qu'au lieu de me livrer à l'étude de la philosophie et des belles lettres, qui ne conduisent

leurs partisans qu'à l'opprobre de la misère, il n'aurait tenu qu'à moi de faire comme lui, et qu'il n'était point d'avis d'entrer dans les frais de mon faux calcul. Cependant, mon fils, cette inflexible dureté n'est pas encore un motif suffisant de blasphémer contre la Providence ; l'égoïsme, qui en est le principe, est un avertissement salutaire de ne pas trop compter sur la générosité des parens, qui n'accordent jamais que ce que le point d'honneur exige impérieusement, et dont la vanité trouve un plus beau triomphe à se courir des étrangers ; à plus forte raison, mon cher fils, les liens du sang n'ont-ils aucun pouvoir sur ceux dont l'âme se replie, à chaque instant, sur elle-même, pour ne laisser échapper aucune marque de sensibilité ; mais il faut de pareils hommes pour inspirer aux autres le dégoût de les imiter ; et c'est dans les ateliers brûlants de la cupidité, que le vice forge souvent la clé de l'indépendance et du bonheur à des héritiers vertueux, qui sauront en faire un meilleur usage. Or, cette harmonie entre deux contrastes si opposés, est le plus beau chef d'œuvre d'une puissance infinie ; et c'est sur toi, mon fils, qu'elle va se réaliser, en te mettant en possession de l'immense fortune de mon frère, dont tu es seul et unique héritier ; tu en trouveras les preuves justificatives dans les papiers de famille que je t'ai laissés : à l'aide de ces titres, il n'y a personne qui ne te fasse les avances nécessaires pour le voyage de Nantes : le monde est assez prévenant pour tous ceux qui sont sur le point d'échapper au malheur ; mais il repousse avec dédain ceux qui n'ont pas d'espérance d'en sortir. Ainsi, muni de tes titres, tu peux t'adresser à Zacharie, à la porte St. Jacques, dans une maison de peu d'apparence, au premier détour à gauche, en sortant du faubourg ; c'est le plus consciencieux de tous les Juifs, il te prêtera de l'argent, moyennant quelques petits arrangements d'usage en pareil cas : mon frère était en correspondance avec lui ; tu peux t'annoncer de sa part.

La substance invisible qui t'anime enveloppée inopinément dans la colonne d'air que je respirais, a passé dans le sein de ta mère avec un soupir enflammé de l'amour conjugal ; après t'avoir fait le funeste présent d'une vie orageuse et passagère, à laquelle je ne tenais que pour ton bonheur, et que j'ai quittée avec le regret de t'y laisser malheureux, il est juste que j'en écarte les épines par des avertissements salutaires à chaque pas que tu feras dans le monde. La mort de mon frère a déjà brisé pour toi le joug du besoin, le premier de tous les fléaux corrupteurs, et le plus cruel de tous les tyrans, qu'il subjugue et qu'il renverse à la fin lui-même, en aiguissant contre eux le glaive de l'indignation publique. Je te laisse au milieu des immenses trésors, qui vont servir d'exercice à ta sensibilité pour l'humanité souffrante, et rien ne pourra plus ralentir l'essor de ton génie, avec l'apparence, qui vaut mieux que la réalité du mérite aux yeux des ignorants. Te voilà maintenant inaccessible à l'appât des promesses, et conséquemment à la corruption ; mais il est un danger, dont je ne te puis garantir, c'est celui de l'amour, qui n'est point soumis à l'empire du raisonnement, parce que c'est une étincelle du pouvoir créateur, échappée au foyer de la divinité même : l'objet qui nous l'inspire ne l'éprouve pas toujours, et quiconque prétend l'acheter, n'en reçoit que des caresses perfides ». A ces mots, j'étendis les bras, pour le saisir et l'embrasser, mais il disparut.

CHAPITRE IV. Son départ pour Nantes ; son retour à Paris ; son installation dans un hôtel qu'il loue et fait meubler ; accueil qu'il fait à un de ses anciens confrères, nommé Delmas.

JE l'avais écouté si attentivement, que, sans m'en apercevoir, nous étions sortis du jardin du Luxembourg, et déjà bien avancés en rase campagne ; il semble que le silence de la nature attire en ces lieux solitaires toutes les substances invisibles, pour y consoler tous les malheureux que le remord n'y poursuit pas ; c'est là que par un heureux divorce avec tous les agents secondaires de l'intrigue et de l'iniquité, l' me éprouve un ravissement inexprimable. Je regagnais la plaine de Mont-Rouge dans l'extase d'une méditation vraiment délicieuse ; la rapidité de mes pensées avait tellement raccourci l'intervalle du chemin, que je me cru transporté par un pouvoir magique à la porte de Zacharie ; au nom de mon oncle, il m'accueillit avec intérêt, et s'empessa de venir avec moi dans ma chambre, examiner mes titres de famille, attendu l'urgence d'une situation qui, disait-il, était si cruelle pour l'héritier présomptif d'un homme aussi riche : il s'était fait accompagner de deux porteurs chargés de cinquante mille livres en or qu'il me laissa, d'après l'évidence de mes droits à la succession, moyennant une obligation que je lui passai de soixante mille livres, payable au bout d'un an ; j'enfermai le tout dans une malle, sous bons et surs cadenas, à l'exception de cinquante louis que je pris sur moi pour les besoins les plus pressés. J'apaisai les premiers cris de la nature défaillante par un excellent souper, auquel j'invitai quelques honnêtes voisins ; car toute jouissance non partagée a toujours été un supplice pour moi. Dès qu'ils furent retirés chez eux, je m'enfermai dans ma chambre pour y goûter une dernière fois les douceurs du sommeil, sur le grabat de mon infortune, jusqu'au lever de l'aurore : il n'avait jamais été si brillant pour moi. J'allai chez un Fripier me faire habiller de manière à paraître décemment ; en échange d'une petite réduction que je lui avais demandée, il se chargea de ma défroque ; il fit venir un assortiment de chaussures sur lequel je pris ce qui pouvait me

convenir : arriva par hasard un orfèvre de ses voisins et de ses amis, à qui j'achetai des boucles ; il eut la complaisance de me prêter une chambre d'où j'appelai par la fenêtre un perruquier qui demeurait en face, et après avoir fait une ample toilette, j'allai me pourvoir d'une bague, d'une montre et d'une tabatière d'or chez le premier bijoutier : ainsi métamorphosé, je m'arrêtai machinalement à quelques pas de là pour lire une affiche ; un hôtel, orné de glace et de boiseries, entre cour et jardin, à louer sur-le-champ, s'offre à ma vue : à l'instant, je dirige mes pas chez le propriétaire indiqué, pour en savoir le prix, au paiement duquel je m'oblige, en vertu d'un bail, à la charge par moi de payer six mois d'avance en recevant les clés. En allant visiter mes nouveaux appartements, je vis le portier et sa femme fondant en larmes ; je leur demandai la cause de leur chagrin, ils me dirent que leur maître venait de mourir, et qu'ils allaient perdre leur asile aussitôt que l'hôtel serait occupé par un autre. Hé ! m'écriai-je, que sait-on si cet autre ne vous retiendra pas ? allez, mes enfants, consolez-vous, c'est moi qui prends, dès demain, possession du local, et vous resterez : combien vous donnait-on ? — Cinq cents livres. — Je vous en donnerai six, et le chauffage et les profits ne vous manqueront pas. Le premier mouvement d'un homme sensible au premier sourire de la fortune, après de longs malheurs, est d'être généreux. Je leur donnai deux louis, et je mis six francs dans la main de leur enfant ; pour les intéresser à me trouver une cuisinière et un valet. Ils m'accablèrent de bénédictions, et s'offrirent à me préparer mon nécessaire, en attendant que j'eusse trouvé deux bons domestiques ; je les quittai pour revenir dans mon gilet, auprès de mon trésor. Je pris sur moi cinq cents louis, tant pour faire garnir mon hôtel du plus nécessaire, que pour en payer les six premiers mois d'avance, aux termes du bail, dont je tirai une expédition. A peine en eus-je reçu les clés, que j'y fis mon entrée avec trois voitures de meubles les plus frais et les plus à la mode, que je payai comptant ; j'y trouvai une cuisinière et un valet que mon portier m'avait arrêtés sur d'excellents certificats que je ne pris pas la peine de lire ; il avait fait garnir l'office et la cuisine de tous les ustensiles nécessaires, dont les mémoires furent aussitôt acquittés. Je laissai à Madelon, ma cuisinière, de quoi faire les approvisionnements de bouche, et, pendant que le reste de mon monde s'occupait de mettre mes appartements en ordre, je sortis seul ; je louai un carrosse de remise, qui me conduisit promptement à mon ancien domicile, et dans lequel je fis mettre mes malles, que je

rapportai à ma nouvelle demeure, où j'eus le bonheur de dormir enfin sur le duvet de l'opulence, au milieu des rêves les plus enchanteurs.

Dès que je fus éveillé, je partis pour Nantes, où mon premier soin fut d'exhiber mes titres à tons les éperviers de la judicature, que je mis promptement à la porte, en arrivant chez mon oncle paternel, qui, par une répugnance invincible pour tout acte préparatoire à la mort, n'avait fait aucun testament. Son premier commis, que je récompensai généreusement pour avoir empêché le pillage, et qu'on avait établi gardien, me rendit ses comptes, où je ne trouvai qu'une dépense imperceptible en comparaison de l'immense recette : il est vrai que mon arrivée, aussi prompte qu'imprévue, avait étouffé, dès leur naissance, tous les projets de spoliation qu'on aurait pu former ; d'ailleurs, entre tant de concurrents avides, qui se disputent la meilleure part, la surveillance réciproque est le frein salutaire des déprédations. Je trouvai douze cent soixante mille livres, sans compter cinquante mille livres qu'il y avait dans le secrétaire pour les dépenses courantes. A l'exception de trois hôtels très-spacieux que mon oncle avait achetés, et dont il occupait le moins beau, tout le reste de sa fortune était dans un porte-feuille, qui m'offrait pour six millions huit cent mille livres de recouvrements à faire, tant sur des vaisseaux qu'on attendait, que sur des négociants très-solvables pour argent prêté sur la place à gros intérêts.

Dans l'empressement que j'avais de revenir à Paris, qui paraissait ouvrir une plus vaste carrière à l'exercice de la bienfaisance en tout genre, je pris le parti de trafiquer de mes créances et de mes prétentions avec des particuliers, qu'il fut aisé d'amorcer par l'appât d'une remise, et que je subrogeai à tous mes droits. Je vendis aussi mes trois hôtels, dont je retirai quinze cent mille livres ; en six mois de temps, par l'entremise du premier commis, homme expéditif et intelligent, toutes ces sommes réunies en masse, me formèrent un capital de neuf millions deux cent cinquante mille livres, que je fis passer en différentes fois à plusieurs banquiers de Paris, pour les y toucher à mon arrivée : il ne manquait plus à mes désirs que la possession de mademoiselle M***. Je n'avais ambitionné la fortune que pour elle, et son image qui me suivait partout, précipita mon retour à Paris, d'où j'en étais moins éloigné, sans toutefois savoir comment et par qui j'en pourrais jamais avoir des nouvelles. N'importe ; la manie ordinaire des amants est de raccourcir, autant qu'il est en eux, la distance qui les sépare ; il semble qu'il y ait un point d'attraction qui les rapproche d'un bout de l'univers à l'autre ; l'espace immense des mers n'est qu'un indivisible point

sous le rapide élan d'un soupir échappé. Les fonds considérables que je possédais, auraient à peine suffi pour ériger un temple assez magnifique à l'idole de mon cœur ; mais sans elle j'étais incertain sur la manière de les placer, lorsqu'un de mes amis, très-intimement lié avec un envoyé de Venise, alors à Paris, me fit placer deux millions sur la banque de ce pays. L'inconvénient de ne rien toucher pendant dix ans, était à mes yeux bien compensé par la brillante perspective d'avoir, à l'expiration de ce terme, son capital en rente viagère ; d'ailleurs, par-là, je dérobaï le quart de mon immense fortune à la critique, et avec sept millions qui me restaient encore, je pouvais m'assurer toutes les jouissances physiques et morales : j'en fis plusieurs acquisitions territoriales, d'un immense rapport, en très-belle position, dans différentes provinces, pour varier ma résidence au gré de mes ennuis, et réveiller mes sens amortis par les plaisirs bruyants de la capitale. Il me restait deux cent soixante mille francs en caisse pour attendre l'échéance de mes revenus ; je pris équipage, et montai ma maison en conséquence ; mais je supprimai les frais d'un maître-d'hôtel et d'un intendant. Tous les matins je payais ma dépense de la veille à mon cuisinier, ainsi qu'à Madelon qui s'entendait parfaitement aux détails de l'office : elle fut chargée aussi de l'argenterie et du linge, et je pris un valet de chambre pour subvenir aux besoins de ma parure et de mes vêtements, dont j'acquittais sur-le-champ les mémoires, sans jamais laisser aucun arriéré. Je mis dans chacune de mes terres un concierge, avec la qualité de régisseur, pour en surveiller l'exploitation et m'en faire passer le produit, d'après une évaluation faite avec lui sur le montant des baux. Il me fallut un secrétaire pour tenir ma correspondance future au milieu des relations sociales que j'allais contracter : un avocat, rayé du tableau par infortune, accourut s'offrir sur ma demande, et, me ressouvenant que je me serais trouvé bien heureux de rencontrer un pareil refuge dans la disgrâce, dont j'avais été frappé quinze mois avant, je lui offris ma table avec mille écus d'appointements. Dans l'excès de sa joie, il me reconnut, m'embrassa ; la sympathie ordinaire entre deux hommes également persécutés dans la même carrière, me l'attacha ; j'en fis le confident de mes peines et l'associé de mes plaisirs. Il me proposa d'abord, pour payer, disait-il, au moins les frais de son installation, de rédiger les idées auxquelles je me livrais souvent en matière de droit politique ; je lui répondis qu'il fallait commencer par écarter de notre imagination le souvenir amer de nos malheurs passés. On servit le dîner, qu'une pluie orageuse de saillies assaisonna sur toutes, les matières ;

le profane et le sacré, depuis la prétendue origine du monde, passèrent par l'étamine : tout fut approfondi, analysé, discuté, démenti, réfuté, anéanti, pulvérisé par la seule incompatibilité des dogmes religieux avec les attributs connus de la divinité. Je lui fis part de l'apparition de mon père. Après lui avoir montré son extrait mortuaire et son portrait, il tomba tout-à-coup dans la plus profonde rêverie, à l'aspect du tableau ; puis, sortant comme d'un évanouissement, il s'écria : « Oui, c'est bien lui, je le reconnais ». Quoi ! lui dis-je, vous avez vu mon père de son vivant ? « Non, répliqua-t-il ; mais il m'est apparu cette nuit dernière en songe, et m'a conseillé de venir me présenter chez vous, en m'indiquant votre demeure. La conformité de ces deux apparitions, continua-t-il, est suffi santé pour en constater la vérité ; mon incrédulité met pavillon bas devant la certitude physique, qui vient m'éclairer directement ici ; mais et e résistera toujours au témoignage des hommes astucieux et cupides, que la soif de la prépondérance et de la domination dévore ».

Après le café, je fis mettre les chevaux à la voiture pour aller figurer, comme les autres, sur les boulevards, et delà nous allâmes à l'Opéra, pour y voir les anciens Dieux se tromper, se trahir et se tourmenter mutuellement comme les hommes ; tantôt se métamorphoser, pour suborner de simples villageoises ; tantôt lancer la foudre sur l'inceste et l'adultère dont ils avaient donné le premier exemple, exigeant des serments où des vœux téméraires sur des oracles équivoques, pour faire couler le sang des victimes innocentes en expiation des crimes qu'ils avaient eux-mêmes provoqués ; envoyant toutes les furies à tour de rôle, autour des misérables humains, pour en faire les persécuteurs et les bourreaux de la, vertu même ; susciter des guerres interminables sur des puérilités qui ne les regardaient pas, renverser les empires au gré de leur caprice, ravager la terre et faire de leurs prêtres autant d'égorgeurs. Après que la toile fut baissée, il nous prit envie aussi d'aller dans les couloirs, pour y respirer l'odeur de l'ambroisie, au milieu de ces nymphes et de ces déesses, qui ne redressent bien souvent nos torts que pour les multiplier, par la suite, au gré de leur insatiable avidité, près desquelles on devient insolvable à plus d'un titre, après leur avoir sacrifié repos, fortune, santé, réputation, tendresse conjugale et paternelle, et foulé pour elles aux pieds tous les liens les plus sacrés de l'a nature et de l'ordre social. Nous vîmes plus d'une Calypso tendre les filets de l'amour à plus d'un Télémaque ; mais mon secrétaire, un peu plus expérimenté, m'avertit qu'elles avaient l'art de rétrécir, au besoin, les bords de la coupe

enchanteresse, pour en augmenter l'amorce et mieux cacher le venin qui restait toujours au fond du vase ; il m'en fit remarquer une qui, disait-il, avait des dents et des cheveux d'emprunt, signes très équivoques de l'immortalité, dont elles se prévalent sur la scène, j'aimais certainement mieux m'en rapporter à cet avertissement, dicté par l'amitié, que de vérifier le fait par moi-même, et c'était bien là le cas d'appliquer la maxime apostolique : *Heureux ceux qui croiront sans avoir vu*. Sans doute, me répondit-il ; mais plus heureux encore ceux qui ne croiront jamais que d'après le témoignage de leurs propres sens, à moins que le désintéressement du certificateur ne soit clairement prouvé, 1°. par une résistance habituelle au choc des impulsions étrangères et des préjugés nationaux ; 2°. par un divorce éclatant avec tout esprit d'intrigue et de corporation ; 3°. par un affranchissement de toute dépendance et de toute liaison trop étroite avec les agents corrupteurs de la politique humaine ; 4° par une répugnance invincible pour toute supercherie et pour toutes ces vertus de surface et d'appareil qui n'éblouissent leurs admirateurs, que pour les abrutir et les subjuguier ; 5°. par un attachement pour nous, long-temps mis à l'épreuve : telles sont les conditions ou plutôt les qualités requises pour caractériser l'infailibilité d'un témoin sur des faits invraisemblables, qui ne peuvent être légalement sous traits à l'empire du raisonnement, que par la certitude physique ; or, la certitude physique n'est pas transmissible par sa nature, elle expire avec celui qui l'a reçue ; il ne laisse après lui qu'une tradition plus ou moins exagérée, admise ou rejetée, altérée ou falsifiée au gré des intérêts généraux et particuliers ; il ne reste plus qu'une certitude morale, dont les dépositaires prétendus ont rarement les qualités dont je viens de parler ; elle passe toujours par les canaux impurs de l'intrigue et de la charlatanerie au gré des circonstances purement locales et momentanées ; elle s'évapore en fumée en traversant l'espace immense des siècles pour arriver jusqu'à nous, à travers le nuage épais de tant de médiateurs, intéressés à soutenir les prérogatives de leur état ; mais on n'y regarde pas de si près, pour des faits vraisemblables que l'histoire ou la chronique scandaleuse nous transmet ; cependant il y aurait beaucoup à rabattre sur tous les bruits que l'exagération de la flatterie ou de la méchanceté mettent souvent en circulation ; et si l'on remontait à la source de tant de relations incertaines, avant de prononcer, on s'épargnerait bien des faux jugements ; qui nous garantirait la vérité de l'histoire même, si l'on pouvait remonter aux causes secrètes des grands événements et aux faisons

d'état qui ont dirigé la plume des écrivains pour en atténuer ou aggraver les circonstances ? à quoi se réduirait la science de l'homme ? à la bien approfondir, si ce n'est à ne rien croire, ne rien craindre, souffrir patiemment ce qu'on ne peut empêcher, s'abstenir du mal pour en éviter la réaction, s'attendre à tout et ne s'étonner de rien ; voilà, je crois, la seule et la plus ferme base de la morale qui s'écroule tôt ou tard avec les fictions sur lesquelles on a prétendu l'asseoir, dès qu'une fois elles ont passé par le creuset de l'analyse, en dépit de la politique humaine, qui voudrait les rétablir, après en avoir anéanti le principe, afin d'assurer les fondements de son usurpation.

Cette conversation nous conduisit jusqu'à mon hôtel, où nous fûmes très-étonnés de nous voir déjà rendus, tant la rapidité de nos idées avait raccourci le chemin. Il y a, je ne sais, quel charme inexprimable dans la communication d'une pensée active entre deux hommes également éclairés, qu'une sympathie affectueuse d'événements et d'opinions réunit : ces deux êtres pensants, qui savent s'apprécier, s'entendre, identifiés l'un avec l'autre, se consubstantialisent, en quelque sorte, pour ne former qu'un seul faisceau de leurs lumières, dont la clarté les enflamme et les transporte jusqu'à la région sublime de l'immortelle vérité ; c'est ici que l'homme se spiritualise, et que, dégagé de son enveloppe charnelle, il plane dans les deux pour y chercher la solution de tous les problèmes humains sur son essence et les attributs de sa divinité, défigurée aux yeux du vulgaire. Cette correspondance, entre deux âmes, est d'autant plus inaltérable, qu'elle ne tient point aux sensations, dont la préférence exclusive de soi-même est l'attribut le plus corrompateur ; or, cette distinction frappante justifie à mes yeux la possibilité de leur apparition confidentielle sur la terre, après le trépas de l'une des deux, en attendant qu'elles se rejoignent, quand même l'apparition de mon père n'en serait pas un exemple convaincant. Je lus sa tragédie à mon ami, que je n'appelle plus mon secrétaire, attendu la servitude attachée à ce titre : il avait su réunir au genre judiciaire, le genre délibératif et le genre démonstratif, au lieu de s'ensevelir, comme tant d'autres, dans les obscurités minutieuses de la chicane qui absorbe les vrais talents. Son indigence n'avait été que le prétexte apparent de sa radiation ; mais au fond, ce fut le brillant coloris de ses pensées et la rapidité de son élocution, qui avaient porté le plus d'ombrage à la tourbe du barreau ; il goûta cette pièce, et nous jurâmes de la faire jouer, pour venger la mémoire de mon père et le tirer de l'oubli, où il avait languì pendant sa vie, au milieu

des soucis cuisants de l'indigence dans un poste subalterne, exposé aux impertinentes mercuriales de quelques ignorants sortis de l'antichambre et parvenus à des grades supérieurs par la protection des financiers.

CHAPITRE V. Liaison qu'il contracte avec une comédienne ; soupçons de son ami Delmas sur les dangers de cette passion ; leur entrevue à Chaillot ; promesse de mariage.

DANS cette résolution, nous allâmes, dès le lendemain, au théâtre Français, où nous apprîmes, après tous les circuits d'une incertitude prolongée avec art, qu'on venait d'assassiner l'usurpateur Phocas derrière la toile, pour rétablir un prince légitime sur le trône de l'Orient. Leçon terrible, s'écria mon ami d'un ton pathétique, pour tous ceux qui ont la rage de régner en dépit d'un préjugé dominant, qui les poursuit sans relâche, et leur porte à la fin le coup mortel. Dès que le premier enthousiasme de la faveur publique est une fois amorti sous le poids des nouveaux impôts, le peuple alors qui s'aperçoit qu'il n'a fait que changer de maître, sans changer de sort, et qui ne sait pas saisir un milieu légitime entre les extrêmes, se montre favorable aux partisans des anciens dominateurs, qui reprennent alors à ses yeux le caractère de la clémence avec celui de la nouveauté comme *Héraclius*. Après la petite pièce, où nous vîmes de jeunes marquis se mettre lâchement sous la tutelle de leurs valets, pour diriger le plan d'une intrigue amoureuse, et tromper leur père et mère, nous allâmes au foyer faire connaissance avec les principaux acteurs et les plus célèbres actrices, que j'invitai à dîner chez moi pour le jour suivant. De retour au logis, réfléchissant que, pour serrer les liens de l'estime, il faut rompre ceux de la dépendance, et voulant faire un sort à mon ami, qui se disposait à se lever de grand matin, pour retourner à son ancienne demeure, vendre la peu d'effets qui lui restait, payer son terme, et remettre les clés de son petit appartement au principal locataire ; je profitai de son absence, je me levai aussitôt que lui, soi-disant, pour ordonner les apprêts d'un repas magnifique, mais au fond, pour aller chez un notaire passer en sa faveur un contrat de quinze mille livres de rente, hypothéqué sur tous mes biens ; le notaire me promit de faire sur-le-champ contrôler cet acte, et de me l'apporter chez moi ; mais, en attendant, mon ami revint. Dans l'intention de le surprendre, il

fallut un nouveau prétexte pour l'écarter ; je fis mettre les chevaux à ma voiture, où je le priai de monter pour aller à Chaillot visiter l'intérieur d'une maison située agréablement, qui m'avait beaucoup plu, et m'en rendre compte ; j'étais dans la résolution de la louer pour y aller philosopher avec mon ami. A peine fut-il parti, que l'officier public vint m'apporter le contrat fait en sa faveur : je lisais encore cette pièce au jardin, quand il arriva ; et dès qu'il m'eût abordé, je la lui mis entre les mains. Quelle fut sa surprise en la lisant ! quelle effusion de reconnaissance ! « N'étais-je pas déjà trop riche de votre amitié, s'écria-t-il en m'embrassant, croyez-vous que la propriété puisse ajouter de nouveaux charmes à l'opulence que je partage avec, vous ? j'aimerais mieux devoir vos bienfaits à la détermination d'un cœur pur et libre, qu'à l'exécution de cet acte obligatoire, dont je ne voudrais pas même argumenter contre vous, quand, par impossible, vous viendriez à changer ; à quoi bon vous lier par un contrat ? qu'a de commun ce grimoire insipide avec ce qui est écrit dans votre âme ? n'êtes-vous pas aussi sûr de vous, à mon égard, que je le suis ? qu'a de commun l'expression de la nature, avec cet amas de formalités, dont la force coactive ne devrait s'étendre que sur les médians ? n'est-ce pas dénaturer la bienveillance que d'en faire un devoir ? Cette arme offensive, donnée à un obligé, pour citer son bienfaiteur en justice, est une bizarrerie incompréhensible dans nos lois. Celui qui demande un secours a toujours moins à rougir que celui qui le refuse au tribunal de l'humanité ; l'estime peut suppléer au défaut de la compassion dans la distribution des bienfaits, et sous ce point de vue, il est glorieux de les obtenir, mais il est honteux de les arracher et de poursuivre, comme un débiteur, celui qui a voulu réparer les torts de la fortune à noire égard ». — « Ce n'est pas moi, que j'ai prétendu lier par cet acte, lui dis-je, mais ceux qui me succéderont ». — « A la bonne heure, me répondit-il, mais on abuse tous les jours de ce prétexte, pour gratifier la flatterie et les soins mercenaires d'une courtisane avide ou d'un faux ami qui vous obsède, au préjudice des légitimes héritiers ; il y a sur la terre une légion d'enfants sans patrimoine, en permanence d'appel contre un larcin de cette espèce ».

La description qu'il me fit de la maison de Chaillot, acheva de me déterminer à passer bail au prix qu'on lui en avait fait ; mais nous remîmes la partie au lendemain, pour y aller ensemble, et nous nous concertâmes sur les moyens de capter les suffrages de la société tragi-comique, à laquelle Delmas se chargea de lire la pièce de mon père, après le repas : il était si bon lecteur, qu'il aurait donné du prix à l'ouvrage le plus médiocre ;

effectivement, nous vîmes bientôt arriver nos héros de théâtre, qui furent d'autant mieux disposés à l'entendre, après que leur sensualité fut amplement satisfaite, qu'il y avait heureusement relâche ce jour-là. Jamais repas n'avait été plus délicieux ; les vins les plus exquis avaient allumé l'imagination de la compagnie, et Delmas y avait fait les premiers frais de la gaieté la plus agaçante avec les actrices, déjà flattées au premier abord de notre brillante réception, pendant que de mon côté j'enveloppais, dans mes filets, le principal acteur, à qui j'offris cinq cents louis au tuyau de l'oreille, uniquement pour payer, lui disais-je, les frais de la nouvelle décoration relative au sujet de la pièce ; aussi fut elle écoutée avec ivresse, applaudie avec transport, admise à l'unanimité, mise à l'étude et jouée en quinze jours ; elle eût tant de succès, qu'à la fin du cinquième acte, au bruit du parterre, qui demandait l'auteur pour le combler d'éloge, Delmas et moi, nous crûmes apercevoir au milieu de la scène, l'ombre de mon père, qui venait par lui-même recevoir l'encens de l'admiration publique, après avoir été chargé de relus, de contradictions et d'opprobre pendant sa vie entière ; il semblait nous sourire agréablement, et ce qui nous surprit beaucoup, c'est que cette apparition ne fut visible que pour nous seuls ; car, pour satisfaire à l'empressement de l'auditoire, un acteur s'avança, et dit : Messieurs, fauteur que vous demandés *est* mort physiquement ; mais, puisque le tribut légitime de vos éloges vient d'opérer sa résurrection morale, au milieu de nous, son esprit m'anime en ce moment pour vous adresser de sa part les témoignages de la plus vive reconnaissance. La pièce fut redemandée au milieu des applaudissements les plus tumultueux, sans aucun mélange de sifflements ; il n'y avait point de cabale. J'avais empêché qu'on ne mit le nom de mon père sur l'affiche, avant le résultat de la première représentation, dont le succès varie au gré des spectateurs, plus ou moins éblouis par le jeu des acteurs : ceux-ci venaient de se surpasser ; d'ailleurs, on ne porte point envie à celui qui se cache ou qui n'est plus ; sa pièce lui survit : à la bonne heure ; mais on est au moins sûr qu'il n'en fera pas une seconde et c'est un rival de moins à craindre ; aussi est-ce pour cela que tant de gens n'ont d'esprit qu'après leur mort. La pièce de mon père fut accueillie avec autant d'enthousiasme, la seconde et la troisième fois, que la première ; elle se soutint jusqu'à la soixantième représentation. J'en avais voulu abandonner le produit à Delmas ; mais lui, qui se croyait déjà trop riche de la donation que je lui avais faite, et dont je viens de vous parler plus haut, avait imaginé d'employer Je bénéfice de cette œuvre posthume à la manifestation des

talents étouffés sous le poids de l'indigence : j'applaudis à ce généreux désintéressement dont il y a si peu d'exemples. Dès cet instant, nous formâmes une ligue défensive contre tous les dépréciateurs du mérite, et nous fîmes imprimer, à nos frais, les productions du génie, afin d'en assurer le produit aux auteurs infortunés ; ils interjetaient appel à notre tribunal, de tous les jugements rendus par l'ineptie et l'ignorance en crédit. Nous tenions un journal appréciateur des talents et des écrits que la cabale avait discrédités ; nous brisions, les stylets de la calomnie et du persifflage avec la hache du raisonnement ; nous arrachions un griffonnage fastidieux des bureaux, des poètes et des philosophes, que le malheur avait réduits à cet état de végétation continuelle où l'on ne peut gagner que de quoi alimenter la honte et l'ennui d'exister ; la jalousie en frémissait, nous nous en amusions en écrasant ses serpents, dont le venin subtil était un irritant pour notre énergie et notre pénétration. Dans cet exercice continu d'une bienveillance active et soutenue, il ne manquait à mon bonheur que la possession de mademoiselle M***, et quoique son mariage avec monsieur T * * * m'eût, ôté toute espérance de la revoir, j'avais résisté jusqu'alors à toute autre amorce, lorsque, séduit par le jeu d'une actrice à laquelle mon père devait une partie de sa célébrité, je passai bientôt delà reconnaissance à l'amour le plus violent ; ce tyran des hommes, dont les désirs ne sont pas encore émoussés par la jouissance, ne fait jamais de plus grands ravages que dans les aines pures, où il s'insinue avec les principes d'équité. Du premier coup-d'œil, j'avais été apprécié, analysé, jugé en dernier ressort ; un jeune homme excessivement riche, abandonné à lui-même, et sans expérience, était une proie attrayante pour la cupidité de cette enchanteresse ; elle n'épargna pas le produit de ses faveurs mercenaires pour étaler à mes yeux tout ce que la magnificence et le raffinement de la volupté peuvent offrir dans un tête-à-tête, où la raison s'égare ; une jambe fine, un pied mignon, faisait remonter l'imagination jusqu'au sanctuaire caché du plaisir, pour y découvrir, à travers les vêtements la fraîcheur et l'embonpoint ; une gorge rebondie, un bras arrondi par l'amour, un sourire agaçant, de grands yeux bruns et pétillants d'où sortaient des traits de flamme comme de deux volcans, des grâces naïves et touchantes, un propos léger ; que de causes provocantes pour une âme neuve, inaccessible à la défiance et aux soupçons. Tout fut combiné de manière à préparer ma défaite entière, afin de me faire capituler au moment d'être heureux ; c'est alors que la morale fut employée à couronner l'œuvre de l'immoralité la plus révoltante. Une

feinte sévérité réprima des transports, dont la réciprocité simulée, allait être, disait-on, le prix d'un engagement solennel auquel on voulait m'amener ; on était lasse du monde et de *ses* faux plaisirs, il fallait absolument terminer une vie orageuse par une union légitime avec un objet de préférence. Mon ami Delmas avait été d'abord admis à nos petits soupers ; mais on s'en était défait comme d'un observateur trop pénétrant. Il m'avait souvent averti du danger qui menaçait ma candeur ; je louais son zèle et j'approuvais ses conseils sans pouvoir les suivre. Pendant que j'allais prodiguer des journées entières à mon héroïne de théâtre, il allait de dépit se réfugier à Chaillot pour y gémir dans la solitude sur les tristes effets d'une sensibilité mise à l'épreuve à chaque objet qu'on rencontre. Le temps que je passais à respirer le poison de la flatterie et de l'imposture, était pour lui autant de perdu sur les heureux moments que nous avions consacrés à réparer les torts de la fortune, en faveur des talents ignorés, méconnus, rejetés ou persécutés ; il suffisait cependant lui seul à tout pour ne pas rendre mon relâchement visible, afin que ma gloire n'en fut point obscurcie au tribunal de l'opinion publique ; ainsi sa vertu, par un travail infatigable, soutenait l'éclat de la mienne expirante, et le plus douloureux de mes tourments était de recevoir encore des remerciements et des éloges que je ne méritais plus. La présence de cet ami, comme il y en a peu, m'aurait été bien nécessaire pour affermir ma raison contre tant d'amorces, et je ne pouvais dissimuler mon estime pour lui, vis-à-vis de celle qui l'avait congédié quand elle tombait sur son chapitre : « Allons le surprendre à Chaillot, me dit-elle un matin ; j'avoue avec franchise que j'ai peut-être eu tort, mais j'avais des raisons ; la plus forte était la crainte de vous perdre ; il ne m'a point paru, dans bien des cas, avoir une opinion favorable de notre sexe, et ces vieux routiers en intrigue, jettent les plus noirs soupçons dans l'âme d'un jeune homme ; au surplus, je conviens que Delmas a des qualités éminentes, en faveur desquelles il faut essayer de lui faire accepter son pardon... — Son pardon ! m'écriai-je ; ignorez-vous, madame, la signification du mot ? de quoi Delmas est-il coupable, pour en justifier ici l'application ? — De m'avoir déplu, reprit-elle. — En quoi, répondis-je ? — En cherchant, poursuivit-elle, à m'empêcher de vous plaire. — Ah ! puissiez-vous être convaincue, aussi bien que moi, de son impuissance à cet égard ! — Allons donc lui signifier son rappel auprès de nous, et que tout soit à jamais oublié ». Nous partîmes ou plutôt nous volâmes à Chaillot ; c'est la marche ordinaire de l'esprit humain, dès qu'il est frappé d'une clarté subite, qui le fait revenir sur ses

torts ; il voudrait déjà voir tout réparé ; mais l'événement trompa notre attente. Mon ami Delmas était si appliqué à l'étude, qu'il n'entendit pas le bruit de notre voiture à notre arrivée ; il n'en fut averti qu'au son de notre voix, dès que nous fûmes auprès de lui. Dans l'excès de sa surprise, en levant les yeux sur nous, il retomba dans son fauteuil, où il resta comme pétrifié ; nous l'étions autant que lui d'une réception si contraire à nos vœux, et nous attendions avec impatience le dénouement de cette scène muette, lorsque, prenant sa canne et son chapeau, nous le vîmes s'avancer en silence vers la porte : je courus au devant de lui pour lui en intercepter l'issue, et ma compagne lui dit : « Que ce ne soit pas moi, monsieur, qui effraye votre philosophie !— Au contraire, madame, la beauté ne pourrait qu'en encourager les progrès en toute autre occurrence. — Je ne viens point ici rompre les nœuds de l'amitié. — Ni moi ceux de l'amour ; je ne pourrais jouer ici qu'un rôle fort déplacé ; vous êtes ici maîtresse, et je dois exécuter l'arrêt de mon exclusion. — Il n'est pas irrévocable, monsieur, et s'il était possible encore de mériter une part dans votre amitié... — Mon amitié, madame, en supposant que vous en fassiez cas, sera le prix de la conduite que vous tiendrez avec mon ami ; c'est au tribunal de l'avenir que je vous..... ue je vous attends, et déjà mon juge est au fond de votre cœur ». A ces derniers mots, elle pâlit et se mordit les lèvres ; j'en augurai mal. Delmas me tendit la main, que je serrai dans la mienne, éleva vers le ciel des yeux expressifs ; j'eus beau le rappeler, il fut inflexible, et disparut comme un éclair. Que de combats à soutenir dans le tête-à-tête qui suivit, contre les noirs pressentiments de la crainte, et contre les amorces de la séduction ! je tombai dans une mélancolie assez profonde pour faire croire à ma compagne que j'étais évanoui. « Le voilà prêt à m'échapper, dit-elle, il n'y a pas de temps à perdre, il faut me l'assurer ». J'interprétais ce petit monologue à mon profit ; j'y crus trouver l'expression du plus sincère attachement. Dans mon premier transport, je l'accablai d'innocentes caresses, auxquelles elle se prêta si voluptueusement, que je ne fus plus maître d'arrêter la fougue de mes désirs ; elle tomba dans un évanouissement simulé, pour me laisser prendre ce qu'elle ne voulait pas avoir l'air d'accorder ; elle s'assura de moi par la jouissance, qui est toujours un lien sacré pour une âme pure. Après la tempête calmée, elle me fit promettre de conclure notre mariage en huit jours ; ce qui nous étonna, c'est que Delmas avait, en partant, donné des ordres pour nous faire préparer un dîner des plus exquis ; il n'y manquait que des convives, lorsque le marquis

de, ancien tenant de mon héroïne, arriva. Je me doutai bien au ton leste qu'il prit avec elle en entrant, qu'elle lui avait fait donner, par écrit, le mot d'ordre en sortant de Paris ; une nymphe d'opéra qu'il avait amenée égaya beaucoup le repas, après lequel nous revînmes à Paris, où je les quittai pour retourner chez moi.

CHAPITRE VI. Retour à Paris ; observations de Delmas à son ami sur les abus du mariage ; assassinat commis sur la personne de Delmas, par des hommes masqués, qu'il met en fuite ; mariage avec la comédienne, ses dérèglements ; obstacles qu'on y veut mettre ; catastrophe de l'empoisonnement qui en résulte ; fin du récit ; reconnaissance de l'oncle et du neveu.

J'Y trouvai Delmas enseveli dans le plus profond chagrin. Quelle soirée orageuse ! ou plutôt quels traits de lumière sortirent de la bouche de mon ami, si j'en avais su profiter ! mais la première secousse donnée à mes sens, par la première ivresse de la jouissance, avait égaré ma raison.

« Si vous saviez, me dit-il, de quels affreux pressentiments je suis agité sur le sort qui vous attend, vous n'oseriez contracter un lien si funeste ; on en veut à votre fortune, et dès qu'on la tiendra, vous ne serez plus qu'une victime dévouée à l'opprobre ; on lèvera le masque, et vous ne jouirez d'un plaisir que vous croyez acheter, que pour être l'infâme prête-nom du libertinage le plus scandaleux ; alors vous n'aurez plus que l'alternative d'être l'esclave ou le tyran de votre femme, et dans les deux cas, votre cause est perdue au tribunal de l'opinion publique. En fait de mariage, l'intérêt de l'un des deux contractants est déjà la première cause d'une infraction prochaine à tous les devoirs qu'il impose ; il n'en résulte qu'un moyen d'envahir les fortunes aux dépens des pauvres héritiers, que cette espérance pourrait dérober à l'opprobre de l'indigence : ici, la loi n'assure qu'à l'un des deux le succès d'une spoliation contractuelle ; mais elle n'assure pas à l'autre le prix légitime du sacrifice qu'il fait de tous ses biens : la nature se venge, en quelque sorte ici, de nos institutions bizarres. Que de gens opulents, attirés dans un pareil lien par la beauté perfide, n'en ont retiré que les humiliations d'un refus continu ! est bien fou qui croit acheter, par le mariage, un privilège exclusif sur le cœur d'une femme ! c'est précisément

l'indissolubilité qui fait la rupture du nœud conjugal ; elle autorise deux ennemis à se tourmenter jusqu'à la mort, en pure perte, pour leurs enfants et pour l'ordre public ; telle est la conséquence de l'abus du mariage, constaté 1°. parle motif déterminant de son institution ; 2° par les résultats que l'expérience nous en fournit ; 3° par l'impuissance des lois à garantir l'exécution d'un pareil contrat ; 4° par l'incompatibilité d'un lien pareil avec l'organisation de la nature humaine et les décrets divins. Pour compléter la preuve de ces grandes vérités, que je vais développer succinctement, je finirai par mettre en parallèle tous les effets du lien naturel avec ceux du lien civil : je vois à regret, mon cher ami, que cette marche va me précipiter nécessairement dans l'analyse du prétendu commandement de Dieu ; mais, si c'est en son nom qu'on nous a trompés, c'est aussi en son nom que je dois écarter l'imposture : 1°. L'institution du mariage est le stratagème le plus maladroit d'une politique barbare ; le prêtre et le conquérant, d'accord ensemble sur le partage du territoire, se sont étayés de l'autorisation divine aux yeux d'un peuple crédule, pour arrêter les inutiles progrès d'une population libre, et, par-là, se constituer héritiers du genre humain ; trop de cultivateurs auraient mangé leur fonds, et, dans leur système économique, ils n'ont voulu qu'autant de bras qu'il en fallait pour ensemenner le territoire et pour le défendre ; c'est alors, avec des étincelles échappées à propos de la torche funèbre du fanatisme, qu'ils ont réalisé, exécuté, consommé le merveilleux projet d'allumer les feux de l'enfer pour fixer ceux de l'amour : à ce faible appui de la fidélité conjugale, on a substitué vainement la perspective illusoire des châtimens civils ; car on les élude à défaut de preuve, et l'inefficacité de la précaution, prouve ici l'abus de l'établissement.

2° Ce qui n'était que l'affaire du sentiment dans l'ordre naturel, est un objet de commerce dans le sein d'une législation frauduleuse et tyrannique, où l'on voit les deux sexes, respectivement avilis, se marchander comme des bestiaux ; si, dans une association si brusquement amenée entre deux individus, qui souvent ne se connaissent pas encore, l'acquéreur devenait le propriétaire exclusif de ce qu'il a payé, la compensation de la jouissance avec le prix de l'acquisition, présenterait au moins l'image d'un contrat synallagmatique, auquel on pourrait se livrer sans crainte et sans défiance. L'acquéreur d'une terre ou d'une maison peut en chasser l'usurpateur ; mais l'acquéreur d'une femme ne peut écarter le séducteur qui vient la corrompre à son insu ; ou, si l'intrigue transpire, l'amant chassé trouve des médiatrices ; un outrage qui pouvait rester ignoré chez lui, devient public par des

rendez-vous fréquents, dont tout le monde a bientôt la clé ; aussi est-ce pour éviter l'esclandre que tant de maris favorisent les favoris de leur femme ; les uns, par un mépris flegmatique pour leur perfide moitié ; les autres, par le conseil de leurs créanciers ; ainsi, le premier traité de paix qui s'est fait sur la terre entre deux époux mal assortis, n'a été conclu qu'à l'avantage du plus faible, au déshonneur du plus fort et aux dépens des mœurs publiques.

3° Dans ce débordement général qu'on ne prend même plus soin de cacher sous le voile de la fourberie et de la dissimulation, la nature que la loi avait voulu contraindre, contraint à son tour la loi ; car il n'y a que deux façons de prouver l'adultère, directement ou indirectement : les jurisconsultes ne sont pas d'accord sur le genre de preuve indirecte qu'il faut apporter pour réussir dans sa plainte ; et pour peu qu'on y succombe, il en résulte une demande en réparation d'honneur et en séparation de corps ; or, la séparation de corps est une autorisation « tacite ou même expresse de l'adultère ; c'est un signal pour tous les aspirants de s'approcher ; le domicile d'une femme séparée est nécessairement celui du public, et le jargon de la théologie est une chimère au premier choc d'une passion vive.

4°. *L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.* Le législateur des Hébreux met ici l'effet avant la cause ; il suppose qu'on doit contracter mariage avant de désirer l'œuvre de chair, et c'est ment ce désir qui précède le mariage et doit le provoquer ; il en est donc indépendant. Pouvait on mettre une plus grande absurdité dans la bouche d'un Dieu ? celui que nous adorons, sans avoir égard à toutes les fictions dont on l'enveloppe, et dont l'immutabilité est un des principaux attributs, a-t-il jamais pu, sans tomber dans une contradiction frappante avec lui-même, interdire un désir qu'il a, dans sa sagesse, inspiré lui-même à tous les êtres sensibles pour la propagation de ses œuvres ? peut-il nous faire un crime d'une prédilection inattendue à la rencontre d'un objet qui vient subjuguier notre âme sans défense ? si l'œuvre de chair est dans l'ordre de la nature, le désir qui nous y prépare n'attend pas la permission du législateur pour s'allumer : envahi, le grand organisateur eût il fait à l'espèce humaine un précepte de cette œuvre propagatoire, s'il ne l'eût environnée exprès des objets capables d'irriter sa convoitise ; et fuir ces objets séduisants, c'est vouloir inutilement résister à l'impulsion divine ; car les éviter, c'est les craindre, et les craindre, c'est les aimer déjà : or, dès qu'on les aime, où est la nécessité de s'en abstenir, pour peu qu'on en soit aimé ? La réciprocité du désir n'autorise-t-elle pas la jouissance, en dépit de cet engagement préalable, exigé par les casuistes ?

Que signifie, en effet, cette restriction puérile ? une impérieuse nécessité ne la détruit-elle pas à chaque instant ? De quel droit l'homme a-t-il prétendu s'arroger une inviolable propriété sur des êtres libres, dont l'inconstance est justifiée à chaque rencontre par l'exemple de la sienne ? Êtes-vous bien sûr, mon ami, d'aimer toujours celle que vous allez épouser ? Sans prétendre ici discuter sa moralité, si vous ne pouvez répondre de vous, comment répondrez-vous d'elle ? Il est constaté que la propriété, l'habitude et le devoir émoussent la pointe de nos désirs ; nos sensations n'ont qu'un aiguillon comme les abeilles ; elles expirent nécessairement après l'avoir perdu sur le premier objet qui les irrite ; la satiété les éteint, et la privation les rallume ; ou, s'il en est qui laissent des impressions durables, c'est en vertu des obstacles multipliés qui ont retardé la jouissance, et dont l'enchaînement romanesque exalte, pour un temps, l'imagination de deux amants réunis ; mais dès que cette fièvre chaude s'apaise à la plus légère imperfection qu'on découvre entre les bras de la familiarité, l'édifice de cette belle moralité s'écroule à l'aspect du premier objet dont la nouveauté vient réveiller la nature assoupie, et la rajeunir en quelque sorte ; ainsi l'a voulu l'Être-Suprême : et l'impuissance des lois civiles contre l'instabilité de nos désirs, prouve assez clairement par quelle force attractive nos sensations se trouvent subordonnées au mécanisme universel, pour nous arracher à ce repos stérile qui défigure l'ouvrage de la providence divine, en éludant ses intentions. C'est donc pour épargner des embarras aux gouvernants, qu'on a circonscrit l'œuvre de chair dans les entraves de l'association conjugale, et quand l'action serait défendue à juste titre, au moins le désir serait-il inaccessible à toute loi prohibitive ; car tout désir qui n'est point réduit à l'acte est légitime, si on le considère comme l'expression de la nature ; et le sacrifice qu'on en fait à l'ordre public, est le plus grand effort qu'on puisse exiger de l'espèce humaine ; du reste, ne voit-on pas qu'ici le précepte se trouve accompli par l'acte même de la génération ? il n'est autre chose que la consommation d'un mariage contracté par un désir mutuel, n'importe avec qui, comment, en quelle circonstance et en quel lieu : le formulaire d'un cérémonial préalable n'est qu'une authenticité donnée à l'association, pour écarter la foule des aspirants ; or, c'est précisément ce cérémonial qui les attire, avec l'espérance de jouir, sans entrer dans les frais d'une postérité furtive. Tout mariage qui n'est pas consommé, n'en est que la promesse, et cette promesse est révocable jusqu'à la cohabitation qui en est la seule forme constitutive au tribunal de la nature ; le mariage doit donc

cesser avec l'acte qui en caractérise l'essence, et avec le consentement réciproque des parties ; or, l'acte de la génération cesse avec la passion qui le provoque, et cette passion s'amortit par l'habitude, quand l'estime sentie et les rapports intellectuels qui en faisaient le premier charme, sont évanouis : l'amour s'envole aux accents plaintifs d'une jalousie inquiète et vigilante ; il ne reste plus à sa place que le sombre ennui sous le joug de la haine, de la rage et de la fureur, de la vengeance et du désespoir ; l'un des deux conjoints devient oppresseur, et ne laisse plus à l'opprimé que la ressource de briser sa chaîne par le crime. Il suffit de récapituler dans sa mémoire tous les exécrables forfaits que le despotisme de l'union conjugale a fait commettre pour nous faire éviter un nœud fatal, dont l'indissolubilité met les contractants aux prises avec une foule de désirs imprévus, intéresse l'un des deux à la mort de l'autre, et ne fait plus d'un engagement solennel qu'un piège tendu par l'intrigue, la fourberie et la cupidité, à l'inexpérience, à la candeur et à la bonne foi, un devoir fastidieux dont l'âme est enveloppée à chaque instant, comme d'un filet, auquel on ne se prête que pour mieux duper celui qui l'exige impérieusement : en effet, l'époux n'a jamais que le baiser de la loi, pendant que l'amant obtient toujours celui de la nature : lequel des deux, à votre avis, est préférable d'un baiser légitime, dont le souffle est glacé par la contrainte, ou d'un baiser défendu dont on est pénétré comme d'un trait de feu ? L'amour est au-dessus des lois, il est le tyran des législateurs et le plus infatigable persécuteur de quiconque lui résiste en vain ; c'est en nous rendant parjures qu'il se venge de nos serments indiscrets ; il éteint son flambeau pour ceux qui veulent jouir exclusivement de ses faveurs ; son plus beau triomphe est dans la première apparition de l'objet qui l'inspire ; l'heureux impromptu de ses plaisirs est la prérogative de son indépendance, il ne se généralise que pour mieux signaler sa mission divine, il échappe à celui qui veut le particulariser ; c'est une étincelle du pouvoir créateur dont personne ne peut arrêter ou détourner, à son profit, la circulation ; libre par sa nature, il subjugué indistinctement les maîtres et les esclaves, les oppresseurs et les opprimés, les indigents et les riches, les incrédules et les superstitieux, les ignorants et les philosophes ; le jeune lévite en entretient le feu sacré sous le costume sacerdotal, à l'ombre de l'autel ; une vestale brave le supplice affreux qui l'attend, pour voler dans les bras d'un amant téméraire ; et, malgré les terreurs de la révélation, le vieux Bramine, qui s'avance à pas chancelants vers son tombeau, laisse encore échapper à nos yeux étonnés, quelques

étincelles d'une ardeur secrète. Où fuir pour être à l'abri de cette flamme tout à-la-fois dévorante et régénératrice qui pulvérise tous les obstacles, qui réunit tous ceux que le préjugé sépare, et sépare ceux que le caprice de l'opinion prédominante à mal assortis ? s'il existait une loi qui fit un crime de la constance, elle aurait pour nous de nouveaux appas. L'esprit de contradiction est ordinairement le stimulant de tous les plaisirs ; les soupirs errants, fatigués à la fin d'une fluctuation continuelle sur l'Océan d'une incertitude souvent orageuse, aborderaient le plus prochain rivage, pour y choisir un asile obscur et permanent ; c'est déjà trop, que le chapitre des considérations respectives, rédigé par l'intérêt sordide, retienne encore plusieurs époux dans des chaînes glacées ; au moins n'aurait-on pas dû, par une loi si absurde, les garotter, pour ainsi dire, dans le lit nuptial, où ils ne se caressent que pour se trahir, et ne s'embrassent que pour s'étouffer. Lorsque deux époux sont une fois séparés par le fait, ne le sont-ils pas nécessairement par le droit ? En pareil cas, le droit peut-il jamais prévaloir contre le fait ? Celui des deux qui se met en tort, ne perd-t-il pas son droit ? pourquoi lui conserver alors le bénéfice d'un droit qu'il a violé ? Quand le lien naturel est rompu, quel parti peut-on tirer du lien civil, tant pour la subsistance des enfants que pour la décence publique ? quel avantage en résulte-t-il pour ces malheureux rejetons qui n'ont, pour la plupart, au tribunal du bon sens, d'autre origine certaine que la maternité ? Le père putatif qui les méconnaît, à juste titre, se rit d'une convention civile, dont-il se voit dupe, et se venge cruellement de la forme, en dénaturant le fond. Le plus grand crime d'un mari, d'après la corruption des mœurs, est d'avoir un droit exclusif sur sa femme ; pour peu qu'il soit jaloux, il est regardé comme un perturbateur des plaisirs publics, et c'est une œuvre méritoire que de le tromper ; ainsi, le mariage se dissout par la raison même de sa prétendue indissolubilité : l'infidélité des époux est une crise de la servitude matrimoniale ; l'âme des deux sexes veut être libre ; c'est depuis qu'on l'enchaîne, qu'elle est perfide, inconstante et cruelle ; ôtez lui ses fers ; sans avoir l'ignorance et la grossièreté de son état primitif, elle en aura la douceur et la sensibilité. L'homme, n'envisageant plus qu'une jouissance incertaine et passagère, fera tous ses efforts pour en augmenter la durée, et la fille vertueuse trouvera, dans le charme puissant de ses attraits, la force persuasive qui peut seule ramener son captif à la raison ; ôtez aux mœurs dépravées un joug dérisoire ; elles se purifieront au creuset d'une surveillance mutuelle. On se croit à l'abri de la censure, sous le manteau

nuptial ; mais la liberté de se quitter, rend les amants plus scrupuleux sur les moyens d'éviter jusqu'au plus léger soupçon : cette vigilance continuelle sur soi-même renforce le lien d'une confiance mutuelle et la prolonge dans la douce extase d'une appréciation soutenue et d'une estime sentie : alors l'homme ne devant plus sa jouissance qu'à la détermination d'un cœur pur et libre, n'est plus escorté de la jalousie et de la défiance ; la femme ne prend plus conseil de la fourberie et de la dissimulation contre lui, dès qu'elle peut lui être ouvertement infidèle et voler impunément dans les bras d'un autre, il lui suffit d'en avoir le droit, pour n'en pas avoir la volonté : le ridicule serment d'une fidélité perpétuelle, en détruit tout le mérite aux yeux d'un homme ou d'une femme qui pense ; une jouissance transformée en devoir, est la plus absurde fiction de la théologie, et dire que Dieu prétend unir pour jamais deux individus, en dépit des événements imprévus qui les désuniront, c'est blasphémer contre sa justice et sa bonté, c'est le mettre en contradiction manifeste avec lui-même ; car, si, lorsque son prétendu ministre prononce en son nom les paroles sacramentelles, il ne suspend pas le cours des causes secondes qui peuvent en détruire l'effet, je suis bien fondé pour lors à douter de son intervention ; le prêtre est un imposteur, et l'autel un théâtre ouvert à tous les tours de gibecière inventés par la politique des tyrans. On abuserait du divorce, me dira-ton ; j'en conviens ; mais n'abuse-t-on pas aussi du mariage ? n'a-t-on pas fait de ce lien funeste, un moyen d'envahir les fortunes, et le dangereux palliatif d'un concubinage universel à la charge des maris ? les époux n'abusent ils pas de leurs droits, l'homme de sa force et la femme de sa faiblesse même ? n'a-t-on pas abusé de tous les fléaux pour en faire à chaque instant résulter les effets de la colère divine contre toute résistance à l'oppression politique et religieuse ? n'a-t-on pas assez abusé, jusqu'ici, de ces infolios volumineux qui n'ont obscurci le droit des gens, que pour abrutir l'espèce humaine sous les *respectables coups* du despotisme ? de quoi n'abuse-t-on pas ? s'il fallait rejeter indistinctement tout ce dont on peut abuser, la civilisation serait abolie, et l'homme rentrerait dans l'état de nature, d'où il n'est sorti que parmi échange des biens réels pour des plaisirs imaginaires, dont la jouissance est interceptée inopinément par une préférence exclusive qui l'humilie et le dégrade aux yeux de son semblable : mais, de tous les pièges tendus à sa crédulité, le mariage est le pire, et vous voilà, je crois, trop bien instruit pour vous y laisser prendre ».

Je ne pus qu'opposer de bien faibles raisons à tant d'arguments victorieux ; je rebattis les sentiers frayés par l'habitude, et les lieux communs de la morale, sur la nécessité d'une union constante. Le mariage la suppose, mais il ne l'établit pas, me répliqua-t-il ; au contraire, il en altère tous les rapports, et nous voyons des amants, d'abord épris d'une passion vive l'un pour l'autre, se détester après le mariage. A la honte de cette institution bizarre, on pourrait citer des concubinages qu'on a vu durer trente ans : ici la cérémonie assure le succès de la fraude, au lieu de consolider l'attachement, qui perd sa force avec sa liberté ». Je lui répondis qu'il n'y avait plus à délibérer ; que je m'étais engagé déjà par une promesse. « Quoi ? poursuivit-il, vous vous piqueriez du frivole honneur de tenir une parole qui ne peut vous lier que faiblement ? Croyez-vous que votre enjeoleuse, après la bénédiction nuptiale, sera aussi exacte à garder la fidélité jurée aux pieds des autels » ? Je n'osai lui avouer qu'on m'avait laissé prendre un à-compte sur les droits du mariage, pour prix de nu promesse, qui ne m'en paraissait que plus inviolable à cet égard ; cette réticence acheva de me plonger dans l'erreur, en donnant matière à l'observation suivante : « On vous tient la dragée haute, à vous, pendant que d'autres la sucent, pour mieux vous attirer dans le piège d'un engagement irrévocable par l'appât d'une pudeur virginale ; c'est le rôle de toutes ces coquettes expérimentées avec un amant novice et crédule ; sévères à celui qu'elles veulent attraper, elles sont très-accommodantes avec ceux dont elles n'attendent rien ». Ce discours, qui paraît à faux dans la circonstance présente, fit sur mon âme une impression bien opposée à celle que mon ami Delmas en attendait ; car il ne fit qu'exagérer, à mes yeux, le prix d'une franchise aussi périlleuse, et j'en conclusais, que je devais me fier à mon amante, comme elle s'était fiée à moi, puisqu'elle avait couru le risque de tout perdre en m'accordant tout ; c'était pour moi le gage le plus assuré de son désintéressement ; tant il est vrai que l'abus des maximes générales nous enfonce dans l'abyme au lieu de nous en tirer ! Je ne fus plus occupé que des préparatifs de mon mariage ; mille plans combinés d'une félicité pure et inaltérable, étaient la matière de mes entretiens avec ma future, lorsqu'un événement sinistre fit une diversion douloureuse à mes tendres protestations.

Un soir, en revenant de chez mon héroïne, je vis un homme aux prises avec trois autres qui l'attaquaient ; il se défendait avec une intrépidité qui m'intéressa ; je ne vis, dans cette réunion de trois, contre un, qu'un assassinat prémédité. L'indignation s'empara de moi : quelle fut ma surprise,

quand je reconnus Delmas aux imprécations dont il accablait ces trois scélérats : je fonds sur eux au son de sa voix ; il me reconnaît, me seconde avec vigueur, et nous les mettons en fuite sans pouvoir prendre aucun signalement ; car ils étaient masqués. Cette précaution, de leur part, nous fit soupçonner un complot ; mais il n'y avait pas matière à plainte : mon premier soin fut de reconduire Delmas à l'hôtel pour lui faire mettre le premier appareil, attendu qu'il était blessé. Dès le lendemain, je fus heureusement tiré d'inquiétude par le chirurgien, qui me répondit d'une prompte guérison. Delmas avait dormi d'un profond sommeil ; et, dans le calme d'une conscience pure qui ras lui reprochait aucun tort vis-à-vis de personne, il ne put me dissimuler ses justes soupçons sur la comédienne : « Voilà, me dit-il, un effet de sa vengeance depuis notre entrevue à Chaillot. Qu'espérez-vous maintenant d'une furie, à qui les plus noirs attentats ne coûtent rien pour écarter d'au près de vous tout ce qui peut mettre obstacle au succès de ses en chantements ? Quel parti prendrez vous à-présent ? — Ai-je la liberté du choix, lui répondis-je, et ne suis-je pas trop avancé pour reculer ? Si notre conjecture est fondée, il est certain qu'on imputera mon refus de contracter mariage, à vos conseils salutaires, et vous n'échapperez pas à une seconde attaque, à moins que vous ne preniez la fuite : or, si vous me quittez je suis également perdu ; je dois donc au plutôt vous sauver la vie, en achevant de me perdre, pour écarter le projet d'attenter à vos jours, au lieu de me séparer de vous. C'est ainsi que sous le prétexte spécieux de concilier les intérêts de l'amour avec les droits de l'amitié, je plaçais la cause de ma propre faiblesse. Le don mutuel de tous les biens, à défaut d'héritiers en ligne directe, fut la clause fondamentale du contrat. Arrive enfin le jour de cette cérémonie, où l'on jure de s'aimer toujours sans être certains d'être toujours aimable, où le serment, déjà d'avance rétracté souvent par le cœur, ne fait qu'effleurer le bord des lèvres, et où la divinité qu'on interpelle, voit, sans y mettre obstacle, immoler l'innocence aux intérêts d'un avide spoliateur. Quoique l'aurore eût déjà dissipé les songes effrayants dont j'avais été assailli pendant la nuit précédente, un trouble intérieur me poursuivait jusqu'à l'autel, où ma langue se refusa quelques moments à l'arrêt de mon supplice ; mais un sourire de la beauté me l'arracha. Dès que le *oui* fatal fut prononcé, je ne reçus que le tribut de l'incontinence, au lieu des heureux transports que j'attendais ; et mon ivresse non partagée aggrava mes soupçons. Ma maison fut ouverte à tous les anciens aspirants qui n'attendaient qu'un riche prête-nom pour jouir de mon

épouse à plus bas prix : c'est sur mon mariage qu'ils avaient fait une spéculation d'économie, et je les voyais rentrer dans tous leurs droits. Dans l'alternative d'être l'ami de la maison ou de m'en rendre le maître, j'avais mis dans ma confiance un domestique qui m'était resté fidèle, et m'avertissait en secret des dérèglements de Madame. Appartements séparés, visites nocturnes, parties de plaisir, liées à mon insu, précautions violentes pour écarter ma surveillance, pièges multipliés pour la distraire, ironie insultante, invectives, menaces, attaques et provocations furtives au duel de la part des soupirants ; je souffris tout, je fis face à tout au risque de ma vie, et j'avalai jusqu'à la lie un calice d'amertume que je m'étais préparé. Toutes mes remontrances étaient repoussées avec la froideur du mépris, ou l'emportement de la violence, et ma patience était poussée à bout, lorsque ce marquis de ***, avec lequel j'avais autrefois lié connaissance à Chaillot, indigné de s'être vu supplanté auprès de ma femme par un jeune intrigant dont elle était vivement éprise, m'écrivit un billet ainsi conçu : « Rendez « vous chez votre ami *Delmas*, et là vous trouverez les conseils de la prudence pour écarter les opprobres dont on vous couvre. Dès le lendemain je m'y fis conduire à mon réveil. Delmas, qui n'était pas époux en face d'église, avait contracté mariage au tribunal de la nature avec une veuve sans enfants, jeune, fraîche, bien arrondie, appétissante et fidèle, qui le rendait parfaitement heureux : elle avait été maltraitée en première noce ; et, bien résolue après cette leçon de -ne plus tâter du sacrement, mon ami n'avait pas eu de peine à lui faire secouer le joug de l'opinion ; elle était l'exemple de son quartier par la régularité de sa conduite, et son amant dormait plus tranquille sur la foi d'un traité provisoire, que sous un titre spécieux, ridiculisé dans nos chansons. Dès qu'il m'eut présenté, je la vis me sourire avec une gaieté naïve, et me prouver, par des soins empressés, combien j'étais intéressant à ses yeux d'après le récit qu'on avait fait de moi. Nous déjeunâmes, et j'eus le spectacle attendrissant de leurs prévenances mutuelles. « Allons, mon ami, me dit Delmas, puisse l'image du vrai bonheur qui règne ici, te « faire oublier un moment tes peines ; je ne veux t'en parler que pour y remédier ». Le marquis de ** arriva, nous aborda civilement : « Vous ne vous attendiez pas, sans doute, à me voir ici, me dit-il ; mais ne pouvant me présenter chez vous, j'ai fait, de l'amitié qui vous lie avec ce galant homme, un point de rapprochement entre vous et moi. Quoique je sois du nombre de ceux dont la présence a dû vous paraître suspecte à bien des égards, je n'en suis pas moins sensible à la rigueur des

mauvais traitements que vous éprouvés ; je viens vous proposer un moyen d'y mettre un terme, et vous devez d'autant moins vous y refuser, que votre implacable ennemie est à la veille d'en user contre vous : j'ai découvert la trame de cet affreux complot ; ainsi, prévenez-la, croyez moi, par une plainte adressée au ministre, auprès duquel je vous appuierai de tout mon crédit pour en obtenir une lettre de cachet. — Je me garderais bien, reprit Delmas, d'applaudir au choix d'un moyen dont on abuse tous les jours, et dont l'immoralité révolte la nature ; mais dans la circonstance présente il faut opposer le despotisme à lui-même ; il n'y a pas à balancer, y consentez-vous » ? — « Oui, m'écriai-je, avec l'expression de la douleur ». Alors, Delmas rédigea la plainte en forme de mémoire, et le marquis de ** se chargea de la présenter au ministre qui me fit appeler quelques jours après ; il m'accueillit avec douceur, et me dit : « Que d'après une information préalablement faite, on avait reconnu la justice de ma demande ; mais qu'avant de me faire expédier l'ordre, il était bien aise de savoir si je persistais dans ma résolution, pour m'épargner des repentirs qu'une sévérité pareille entraîne ordinairement après elle. Dans le cas où votre épouse, ajouta-t-il, en élevant la voix, serait disposée à vous rendre toute sa tendresse, ne lui feriez vous pas le sacrifice de votre juste ressentiment ; » ? — « Hélas ! monsieur, lui répondis-je, si quelqu'un pouvait m'assurer la sincérité d'un pareil retour, je l'achèterais au prix de mon sang ». — « Hé bien, s'écrie aussitôt » mon infidèle, en s'échappant d'une alcôve pour voler dans mes bras, c'est moi-même qui vient t'en assurer ». A peine eus-je fait trois pas en arrière, que je la vis tomber à genoux sur le parquet, les mains jointes et les yeux mouillés de larmes, invoquant ciel et la générosité de mon âme, avouant tous ses torts avec promesse de les réparer. Grand Dieu ! qu'elle était séduisante en ce moment ! il m'eût fallu, sans doute, un cœur de fer, et le mien n'avait pas eu le temps de réunir ses forces pour résister à ce coup de théâtre inattendu. « Allons, monsieur, dit le ministre, laissez-vous toucher ; hâtez-vous d'éteindre, par la clémence, la foudre prête à s'échapper de mes mains ; il y a moins de faiblesse que de gloire à braver les dangers de la confiance pour resserrer des nœuds qui vous furent si chers ». Je m'avançai vers elle avec une effusion de sensibilité capable d'assurer son triomphe ; elle n'en était que trop certaine par l'abus qu'elle avait fait depuis huit ans de son empire sur moi : le sourire du pardon fut le prix d'un baiser qu'elle me donna ; c'en fut assez pour me rouvrir la source de la vie et de l'espérance, en rallumant une flamme trop

mal éteinte ; je tenais cette femme adorée entre mes bras ; ma main tremblait sous les battements redoublés de son cœur dilaté par la joie ; on eut cru voir un nouveau mariage se conclure entre nous pour la première fois, après des obstacles multipliés qu'un dénouement inattendu vient détruire. Ivre du succès de sa médiation, le ministre lui-même ne se contenait pas ; il nous embrassait tour-à-tour en jetant sur nous des regards paternels : « Ah ! mes amis, nous dit-il, puisse une scène aussi touchante être à jamais aussi mémorable pour vous qu'elle le sera pour moi ! voilà de ces moments capables de rajeunir la nature, et d'effacer des siècles d'inquiétude ! que ne puis-je en faire autant chaque jour ! au lieu d'être le vil instrument du crime, de l'intrigue et de l'iniquité contre l'innocence : j'ai réunis deux cœurs qu'une erreur passagère avait séparés ». Je le crus comme lui. « Daignez m'admettre, continua-t-il, dans la confidence de vos chagrins et de vos débats ; j'écarterai le nuage de la jalousie et du soupçon ». — « A compter de ce jour, lui répartis-je, soyez notre ange pacificateur ; mais le cœur met dit que cette fonction ne sera pas fatigante pour vous ». Je pronostiquai vrai, mais dans un sens contraire à l'événement qui trompa mon attente : nous allions nous retirer, lorsqu'il nous retint à dîner. « On ne se quitte pas aussi brusquement, s'écria-t-il, entre gens qu'une aussi belle occasion vient d'unir par les liens de la vertu ; je veux absolument célébrer avec vous, dès aujourd'hui, ceux de l'amour et de l'amitié ; je réclame auprès de vous les droits de cette dernière, pour vous faire agréer un repas de noce, comme à des nouveaux mariés de ma façon ». Nous acceptâmes son offre ; il nous fit descendre au jardin, pour reprendre le cours de ses audiences, en attendant le dîner. Le tête-à-tête qui suivit donna lieu à des épanchements et à des ouvertures de cœur qui furent pour moi le présage heureux d'un avenir tranquille : il était possible que la médiation du ministre et sa réception distinguée eussent opéré dans l'âme, de mon épouse un retour sincère à la vertu. La considération des gens en place, est un talisman funeste ou salulaire, suivant l'application qu'ils en font ; et deux heures entières s'écoulèrent, pour nous, avec la rapidité d'un éclair, dans les plus tendres protestations de part et d'autre ; après quoi le ministre nous fit avertir que le dîner était servi. Mais quel fut mon étonnement, quand j'aperçus le marquis de *** venir à nous d'un air satisfait, et nous complimenter sur ce qui s'était passé. Je me figurais déjà, d'avance, la surprise de mon ami Delmas, à la première nouvelle d'un événement si contraire à ses vœux : effectivement, il m'avoua, depuis, qu'il en avait été

pétrifié. La conversation roula pendant le repas sur notre réconciliation ; toute la compagnie accabla mon épouse de caresses et lui prodigua des égards, dont son amour-propre fut infiniment flatté. De retour au logis, nous resserrâmes les nœuds de l'hymen ; le premier article de la transaction, fut que le jeune intrigant ne reparaîtrait plus à l'hôtel ; mais il avait du crédit à la cour, et c'est ce qui favorisa, par la suite, l'impunité des plus grands excès. Dès le lendemain, nous reçûmes du ministre une visite obligeante, que nous l'invitâmes à réitérer le plus souvent qu'il lui serait possible, et nous eûmes toujours depuis, avec lui, une liaison très-intime ; il était de nos parties de plaisirs et de nos soupers ; c'est ce qui répandit un voile épais sur la cause du plus noir attentat ; car un soir, à peine fûmes nous levés de table avec lui, que je me sentis attaqué d'une colique violente. Ayant tous mangé des mêmes mets, et bu des mêmes vins, nous étions bien éloignés de soupçonner la véritable cause d'un pareil accident. Le ministre nous quitta sans en prévoir les suites, et dès qu'il fut parti, je passai tout-à-coup de la vie à la mort, entre les bras de ce fidèle domestique, dont j'ai parlé plus haut, et qui avait si bien su dissimuler son attachement pour moi, qu'on ne s'en défiait pas ; c'est probablement à ses soins que je dois mon retour à la vie et le dépôt de mon corps dans une fosse ouverte, à l'effet de favoriser mon évasion, dès que je me réveillerais : en tout cas, mon épouse lui doit son salut ; car, pour constater son crime, Delmas n'aura pas manqué de faire ordonner mon exhumation ; d'après cela, mon cher libérateur, vous concevez l'inviolabilité d'un secret, dont l'importance est d'arracher une femme coupable, mais tendrement aimée, à la flétrissure d'un supplice ignominieux, et un malheureux époux aux horreurs d'un assassinat mieux combiné. J'ai eu, pendant ma léthargie, un avant goût de la béatitude céleste où l'âme de mon père a été mon introductrice auprès de ma mère, à laquelle j'ai témoigné mon regret de ne l'avoir pas vue avant son départ de ce monde ; elle m'a dit qu'elle avait laissé, sur la terre, un frère qui jouissait d'une honnête aisance, auprès duquel je pourrais me réfugier ; que je trouverais chez lui toutes les consolations, et surtout la sûreté nécessaire au milieu des dangers qui m'environnaient. « Où le trouver, lui dis-je ? » — « Il doit être arrivé depuis peu de l'Amérique, me répondit-elle, et sa demeure n'est qu'à cent pas de ton sépulchre ». — « O ciel ! quel singulier rapport de circonstance, m'écriai-je aussitôt, en interrompant cet homme échappé du tombeau ! je ne suis arrivé que depuis six mois de l'Amérique, et c'est effectivement à cent pas de chez moi que je t'ai rencontré, guidé par je ne

sais quelle inspiration. Serait-tu ce neveu qu'elle a voulu faire prêtre ? embrasse-moi ; je reconnais mon sang à ta répugnance pour cet état, mais je te blâme d'avoir été heurter dans l'ancre de la chicane ; ton âme était trop franche pour figurer avec avantage sur ce théâtre, ouvert à la duplicité ; mais oublions le passé, laisse là ta comédienne entre les bras d'un intrigant qui te vengera. Delmas n'est pas un homme à négliger, il faut que je l'entretienne, sans toutefois lui parler de ta résurrection ; car il ferait de l'éclat, et c'est ce qu'il faut éviter, pour épargner une tache à ma famille : c'est un ami comme il y en a peu, mais il est violent ; c'est par lui que nous découvrirons la trame de cette intrigue abominable ; allons, mon cher Dorimond ; car c'était lui-même ; viens prendre connaissance et possession de ton héritage ; il est temps de respirer le grand air, pour rafraîchir tes poumons, après le récit de tes infortunes ». Nous parcourûmes l'étendue immense de mon potager, de mon jardin de mes vignes et de mon pré.

CHAPITRE VII. Voyage à Paris ; éclaircissement sur la funeste mort de Dorimond ; retour à la campagne ; stratagème ; rencontre imprévue et surprise.

DÈS le lendemain, après les douceurs d'une nuit tranquille, je vins a Paris mettre ordre à quelques affaires ? et je me transportai chez Delmas, a qui je m'annonçai comme oncle de feu Dorimond, son ancien ami ; je vis des larmes d'attendrissement couler de ses yeux, il m'embrassa, m'exagéra les obligations qu'il avait à mon neveu ; il me raconta les particularités de son mariage avec la comédienne, et l'assassinat prémédité dont il aurait été victime sans le secours inopiné de mon neveu ; il me dit qu'à la première nouvelle de sa mort subite, il avait été porter plainte au procureur du roi ; que d'après une information rigoureusement poursuivie à sa requête, on avait ordonné l'exhumation du corps, et provisoirement fait arrêter la comédienne, mais que par la protection du ministre, qui la croyait sincèrement innocente, elle avait été promptement élargie, attendu que n'ayant trouvé ni mon neveu, ni même son cercueil, les gens de justice n'avaient pu découvrir les traces du crime, et que cette absolution judiciaire n'avait fart qu'autoriser cette femme à lever le masque avec un jeune intrigant, qui paraissait avoir une préférence exclusive sur tous ses rivaux, et venait tous les jours chez elle. « Tant mieux, lui dis-je, c'est lui qui nous vengera ; suivez de près le dénouement de cette intrigue, et faites-moi l'amitié de m'en informer ; les suites qu'elle peut avoir, seront peut être une source de consolations pour vous et pour moi ». Il me le promit. Nous passâmes la journée ensemble ; il envoya chercher le domestique fidèle, entre les bras duquel mon neveu était mort ; il me dit qu'il lui avait administré secrètement un contre-poison, mais qu'il était apparemment trop tard : cette déclaration vint tout-à-coup éclaircir le mystère d'une résurrection que je n'avais pu comprendre, et j'en conciliai qu'il était résulté de cette potion calmante, un sommeil léthargique, à la faveur duquel on s'était hâté de faire enterrer mon neveu, pour soustraire la cause de sa mort à

toute recherche ; il m'avoua qu'il était fort étonné du mauvais succès de son zèle, d'après un grand vomissement qui, disait-il, avait beaucoup soulagé mon neveu, mais dont il avait dérobé les traces aux regards des surveillants ; que son maître avait déclaré formellement à sa veuve, en présence de trois témoins, son aversion pour toute sépulture distinguée, et qu'il voulait être inhumé comme le commun du peuple, sans faste et sans bruit ; qu'il avait été singulièrement frappé de l'empressement avec lequel on avait rempli ses intentions sur cet article, et que la disparition du corps était à ses yeux un mystère d'iniquité ; que, pénétré d'horreur, il avait quitté cette condition pour en chercher une autre. Je lui dis qu'il ne sortirait pas de ma famille, et je le retins à mon service, à dessein de lui ménager une agréable surprise et de le rendre à son ancien maître : je me fis un plaisir délicat de rendre l'ami Delmas témoin et participant de cette scène attendrissante, où il allait jouer le principal rôle, et je lui proposai de venir avec sa chaste moitié, partager quelques mois ma solitude à la campagne. Il accepta mon offre, et me remit le titre obligatoire de deux millions de revenu, qui allait échoir sous deux ans, au profit de mon neveu, sur la banque de Venise, ainsi que sa correspondance épistolaire avec mademoiselle M * * *. Dorimond n'en avait pas donné connaissance à son épouse, que la perspective d'une si brillante fortune aurait intéressée à sa conservation plutôt qu'à sa mort. « Mais, ajouta Delmas, il avait la manie ordinaire à tous les cœurs tendres ; il voulait être aimé pour lui-même, et cette prétention coûte souvent bien cher aux faibles humains. Le don de plaire, dont on a maladroitement fait un art, est moins un résultat de notre mérite personnel, que des événements et des rapports qui peuvent nous rendre plus ou moins intéressants ; or, les événements ne dépendent pas de nous, et les rapports physiques ou moraux, qui lient un sexe à un autre, ne sont que l'effet de leur organisation respective, dont la conformité n'est elle-même qu'un jeu du hasard ; il faut donc en tirer parti, comme d'un secours étranger, sans nous en prévaloir, et c'est dans la conviction intime de son insuffisance, qu'on obtient quelquefois plus qu'on n'a droit d'exiger. Vous en voyez ici la preuve ; une réserve très-déplacée a consommé le sacrifice d'un jeune homme, après la confiance excessive qui l'avait engagé dans les liens du mariage ; il n'y avait plus à reculer pour lui dans la carrière de la témérité, sa franchise l'aurait sauvé comme elle l'a perdu ; il aurait obtenu du moins, par l'amorce de l'intérêt, le simulacre de la tendresse, et vivrait encore : ah ! que je me repens de n'en avoir pas averti sa barbare épouse ! ô regrets superflus ! voilà

de ces coups funestes, qui sont l'écueil de la philosophie et du courage. » Après qu'il eût payé le tribut légitime de sa douleur à la perte de son ami, je lui proposai de se disposer à partir avec moi dès le lendemain, pour ma campagne, pour y élever un mausolée à Dorimond ; il se chargea d'y attirer avec nous deux artistes capables de remplir notre idée. Après avoir fixé l'heure du rendez-vous chez moi, pour le départ du lendemain, nous nous séparâmes en nous jurant une éternelle amitié. Mon premier soin fût d'envoyer à ma campagne un exprès chargé d'une lettre, par laquelle j'avertissais mon neveu de se rendre invisible à notre arrivée ; il se conforma si bien à mes vues au reçu de ma lettre, qu'il s'était évadé même à l'insu de Toinette ma domestique, au-devant de laquelle je courus, en descendant de voiture, pour la tirer à l'écart, et lui enjoindre de garder le plus grand silence relativement à mon neveu, devant mes compagnons de voyage ; après quoi je lui recommandai de vivre en bonne intelligence avec le bon et fidèle Ambroise, auquel je prescrivis le même secret vis-à-vis d'elle, sur tout ce qui pouvait concerner Dorimond, dont je ne Voulais pas que le nom fut même prononcé que quand il en serait temps : je lui avais donné de quoi faire à Paris des provisions de bouche, et nous en fîmes par la suite notre pourvoyeur en tout genre. Pendant que je prenais avec Delmas et sa femme les rafraîchissements nécessaires en attendant le souper, nos deux artistes arrivèrent, et nous nous concertâmes avec eux sur le plan du mausolée, auquel ils se proposaient de travailler dès le lendemain: ils avaient amenés avec eux deux ouvriers pour la maçonnerie, et mon jardinier fut seul chargé de l'excavation souterraine que je méditais, par laquelle on pourrait s'introduire dans l'intérieur du monument, à la faveur d'une secrète issue, environnée d'une charmille épaisse, et pratiquée au bout de mon jardin par une pente douce, qui aboutissait directement sous un berceau dont je désignai la place aux artistes. Le spectacle de tous ces préparatifs entretenait, au milieu de nous, le charme d'une mélancolie attendrissante ; il fit naître à l'inconsolable Delmas le projet d'une fête pour l'inauguration de cette architecture lugubre, et sa femme fit des guirlandes de fleurs, pour en orner les quatre pilastres qui soutenaient un dôme au-dessus du tombeau : dès qu'il fut question d'en boucher l'ouverture supérieure avec une pièce de marbre, dont le poids ferait avorter mon entreprise, je m'y opposai vivement, alléguant pour raison, que cette tombe attendait le corps de mon neveu, si je parvenais à le découvrir, et qu'il ne fallait y mettre, provisoirement, qu'une couverture en bois très-léger, sans maçonnerie et

sans ferrements, de manière à pouvoir l'ôter, quand on voudrait, sans rien endommager. Toutes ces mesures prises, le moment fut entre nous fixé pour la pompe funèbre au lever du jour suivant. J'allai promptement à B***, qui n'était qu'à cinq quarts de lieue, où mon neveu s'était réfugié, pour y revoir les bosquets fleuris et les sombres allées, où il avait, autrefois, passé des jours si heureux avec mademoiselle M***. Quel fut mon étonnement de l'y trouver avec elle ! il me la présenta comme l'objet de ses premières amours, et je partageai l'enthousiasme de ces deux amants réunis, que l'infortune avait si cruellement séparés. Elle avait longtemps gémi de l'infidélité, que le méprisable appât d'un vain titre et d'une fortune éblouissante lui avait fait commettre. A la première nouvelle de la mort tragique de Dorimond, elle se l'était reprochée à elle-même, comme une suite nécessaire de son infidélité ; elle était venue à B***, pour y finir ses jours dans la retraite et dans les larmes. « Elle gémissait, me dit mon neveu, sous ce feuillage épais, où les oiseaux avaient été si souvent témoins de nos serments réciproques, lorsqu'attiré par ces accents enchanteurs, dont le charme puissant avait captivé mon âme pour la première fois, je me suis précipité subitement à ses pieds. Dieux ! quel moment ! s'écria-t-elle, en m'embrassant ; jugez, monsieur, des transports d'une femme éplorée à l'aspect imprévu d'un amant chéri, dont la mort est reconnue authentiquement. Cette vision flatteuse ne serait-elle qu'un délire ? Ah ! si c'est un songe, que le réveil sera douloureux pour moi » ! — « Si ce n'était qu'une illusion, la partagerais-je avec vous, lui dis-je aussitôt pour la rassurer » ? Alors j'appris à mon neveu la rencontre du fidèle Ambroise, et le secours qu'il lui avait furtivement administré. Au premier rayon de clarté que ma déclaration vint répandre sur un mystère jusqu'alors impénétrable, mademoiselle M*** ne put retenir sa joie excessive, et mit à nos pieds son immense fortune f « Vous voilà mort civilement, dit-elle à Dorimond ; vous n'avez plus rien ; vous n'existez plus que pour moi seule : acceptez, avec ma main, le don d'un cœur pur et désintéressé : s ne vous y opposez pas, monsieur, continua-t-elle en s'adressant à moi ; l'ivresse d'une première passion contrariée a toujours laissé d'ineffaçables traces dans un cœur que les faux plaisirs du monde n'ont pu ni égarer ni séduire : je ne pouvais déjà plus disposer du mien, quand mon époux a cru pouvoir s'en emparer avec toute sa fortune, qu'il m'a laissée en expirant ; il n'a jamais eu que l'écorce d'un bonheur, qui ne peut s'acheter mais je l'en ai dédommagé par tous les soins empressés d'une prévenance attentive ; et la contrainte à laquelle je me suis réduite, m'a bien

acquis le droit de réparer, aujourd'hui, mes torts envers un amant fidèle ». Je l'écoutais avec un intérêt dont elle était satisfaite, et je lui répondis que, sans avoir besoin de prendre l'avis de mon neveu, dont je connaissais assez les sentiments à son égard, j'acceptais sa proposition ; qu'en conséquence, dans la résolution où j'étais de les unir, dès le lendemain au point du jour, il fallait, sur-le-champ, aller chez le notaire du lieu, passer l'acte, dans lequel je ne manquai pas d'assurer à mon neveu l'héritage de ma fortune. Après que mademoiselle M*** et sa femme de chambre eurent fait un paquet du plus urgent nécessaire pour la toilette, je les fis monter, avec mon neveu, dans ma voiture, pour les amener dans mon domaine, où la nuit nous avait déjà précédés quand nous arrivâmes. Il y avait au bout de mon jardin, non loin du berceau dont j'ai déjà parlé, une porte secrète, qui aboutissait, par un étroit sentier, à un corps-de-logis dont j'avais emporté la clé, et où je fis entrer mystérieusement toute ma carossée, avec défense expresse à mon neveu de se montrer quand on viendrait apporter les aliments nécessaires ; il fut arrêté que la femme de chambre de mademoiselle M*** les recevrait elle-même à la porte, des mains du bon homme Ambroise, à qui je confiai cette mission secrète. Après avoir pourvu à tous les besoins des futurs époux, j'allai rejoindre mon autre compagnie, à laquelle ma longue absence avait causé de l'inquiétude. Je dis à Delmas que j'avais rencontré quelqu'un de Paris, qui m'avait fait espérer de découvrir où on aurait pu déposer le corps de mon neveu ; je payai généreusement nos deux artistes, avec lesquels nous soupâmes assez gaïement pour la circonstance ; j'avais invité le pasteur du canton, homme absolument dégagé des préjugés attachés à son état, mais qui n'en remplissait pas moins les devoirs avec toute la décence requise : un homme de ce caractère était une rencontre heureuse pour l'exécution de mes desseins. Dès que tout le monde se fut retiré pour se livrer au sommeil, j'eus une conversation particulière avec lui, pour le disposer à donner la bénédiction nuptiale à deux époux, *depuis long-temps unis avant le sacrement*, comme dit Boileau ; je lui dis qu'attendu la progéniture qui allait en résulter, il s'agissait de les dérober à la critique, avant tout accident, pour éviter le scandale ; il y consentit, et me donna rendez-vous à l'église, où je pouvais amener mes deux tourtereaux dès le lendemain de grand matin. Dès qu'il fut parti, j'allai vite au pavillon de mademoiselle M***, qui dormait paisiblement à côté de sa femme de chambre, pendant que mon neveu se disposait à se coucher dans un cabinet voisin ; je l'avertis de se tenir prêt, et de m'attendre avant cinq heures du

matin : de-là j'allai porter un siège et une échelle dans le souterrain, qui aboutissait à l'ouverture supérieure du tombeau : toute la nature était en silence, et je fus prendre, à mon tour, quelques heures de repos.

CHAPITRE VIII. Mariage ; réjouissance ; nouvelles de la comédienne, mariée en secondes noces, avec un jeune intrigant, qui l'empoisonne à son tour.

AVANT que l'aurore, au teint de rose, eût éclipsé les étoiles du firmament, mon premier soin fut d'invoquer l'Être-Suprême en faveur des, deux époux ; je me voyais revivre en eux, et mon cœur, dilaté par l'espérance de rendre le dernier soupir entre leurs bras, donnait à ma démarche, à mes actions et à mes paroles, ce degré de vitesse et de légèreté qui caractérise le printemps de l'âge : en trois minutes je fus habillé ; j'allai trouver mon neveu, qui m'attendait avec impatience, et que je fis vêtir le plus élégamment qu'il fut possible ; ensuite je le pris par la main. Je m'étais muni d'une lanterne sourde et d'une chandelle, que j'allumai dans le souterrain, où je lui dis de s'asseoir, en l'instruisant du rôle qu'il avait à remplir, et en lui montrant l'échelle, dont le sommet aboutissait à l'embouchure supérieure du tombeau, dont il lui suffirait de soulever la couverture mobile pour en sortir, éclatant de gloire aux yeux de son amante, à sa première invocation. Je l'assurai qu'on n'abuserait pas de sa patience, et je dirigeai mes pas vers mademoiselle M***, à laquelle je dévoilai tout le mystère de cet innocent stratagème : « J'ai chez moi, lui dis-je, des amis qui sont certains de la mort de mon neveu ; ils ont imaginé le projet d'une pompe funèbre, à laquelle je me suis prêté ; je vous ai rencontrée à propos, pour vous faire signaler ici le triomphe de vos charmes en ressuscitant des morts ; et votre amant, dès que vous l'appellerez, sera dans vos bras ». Elle joua parfaitement son rôle en présence de la compagnie, à laquelle je la présentai : Delmas et sa au nom de mademoiselle M***, dont mon neveu les avait souvent entretenus, la comblèrent de caresses. « L'amour et l'amitié, s'écria Delmas attendri, se réunissent ici, pour honorer la mémoire de celui que nous regrettons ; puissions-nous le remplacer dans votre cœur comme vous dallez le remplacer dans le nôtre » ! Après tes épanchements d'une sensibilité réciproque, nous allâmes tous cueillir des fleurs pour en

couvrir le tombeau de mon neveu : le bon pasteur vint, sur ces entrefaites, m'avertir que tout était prêt à l'église, et je le tirai promptement à l'écart, en la priant de parler bas. Le fidèle Ambroise a courut vers lui, dès qu'il l'aperçut, pour le prier d'envoyer chercher les chantres de la paroisse, afin d'entonner un *libéra* ; mais, sur un signal que je lui fis, le curé nous dit à tous qu'il n'en était pas d'avis ; que ce morceau du rituel n'offrait que des idées effrayantes à l'auditoire au lieu de le consoler ; « Tout cela, continua-t-il, ne présente à l'imagination que le puits de l'abyme entr'ouvert sous nos pas, au lieu du sourire miséricordieux et compatissant d'une divinité bienfaisante, qui nous rappelle après toutes les tracasseries et les contradictions de la vie humaine, à laquelle on est bien forcé de payer le tribut de ses erreurs et de ses faiblesses. Consolez-vous, mes amis ; celui que vous regrettez, vit encore au sein de l'Être-Suprême, qui ne le rendra jamais responsable ni des, n appétits déréglés de son enveloppe charnelle, ni des effets tragiques de sa sensibilité, mise à l'épreuve. Dans l'autre monde, chacun sera puni par les résultats de ses crimes ; l'assassin se verra poursuivi continuellement par sa victime ensanglantée ; l'empoisonneur, par celui dont il aura fait dessécher les entrailles ; le dénonciateur, par celui qu'il aura fait judiciairement égorger ; le séducteur perfide et volage, par l'innocence violée et surprise, ou la confiance trahie ; l'adultère, par l'époux malheureux auquel il aura dérobé le tribut légitime de la tendresse conjugale ; le calomniateur et l'envieux, par ceux qu'ils auront traînés dans la boue, abreuvés d'amertume, et fait languir dans la poussière ; le dissipateur, par des légions d'enfants et d'héritiers qu'il aura laissés sans patrimoine, en proie à la concupiscence, qui provoque elle-même tous les forfaits ; le voleur, par tous ceux qu'il expose à la triste nécessité de l'imiter en les dépouillant ; le menteur, par l'immortelle vérité, qui lui présentera le registre de ses fourberies, incessamment ouvert à ses yeux ; l'instigateur de testaments, par ceux dont le cri du sang revendiquera toujours la propriété ; le monopoleur, comme fauteur et complice de la cherté, par tous ceux dont il aura pris la bourse avec le pistolet de la soif et de la faim ; l'ambitieux, par un peuple entier, dont il aura dévoré la substance, pour consolider son usurpation ; et le charlatan politique, par la divinité même, au nom de laquelle il aura fait circuler l'imposture pour en défigurer l'essence à son profit, et la rendre complice de sa vengeance et de sa cruauté. Les coupables en tout genre, en reconnaissant les traces de leurs complots, seront dévorés par d'éternels remords, dont les flammes de l'en » fer ne sont que l'emblème

assez maladroitement imaginé, pour éteindre le feu sacré de l'amour, divin dans tous les cœurs, en les glaçant d'épouvante ; mais tous les crimes s'évanouiront au creuset épuratoire de cet amour, qui, plutôt que la crainte, est le principe de toute vertu : payons extérieurement un tribut nécessaire à l'ignorance et aux préjugés de notre siècle, pour le repos de l'ordre social ; mais en adorant Dieu, conservons lui, dans notre cœur, un temple inaccessible à toutes les modifications de la politique humaine. Que Jésus-Christ soit son fils, ou simplement un médiateur inspiré par lui, ce n'est pas là ce qui doit nous occuper ; qu'il nous suffise d'apercevoir en lui, la vivante image de toutes les vertus, dont la seule imitation peut conduire au bonheur suprême, que je souhaite à celui dont vous pleurez la mort, et dont il jouit probablement ; j'en ai la conviction intime d'après le témoignage de vos regrets, et je me réunis à vous pour jeter des fleurs sur sa tombe, en échange des épines qui l'auront peut être environné pendant sa vie ». Après ce discours, Delmas prononça l'éloge funèbre de son ami, et dès que mademoiselle M***, à son tour, eut fait éclater le son de sa voix par une invocation, son amant souleva la couverture du tombeau, dont il sortit, pour s'élancer dans ses bras ; à l'instant, les gémissements se changent en cris de joie ; on voit Delmas arracher mon neveu des bras de son amante pour le serrer contre sa poitrine ; le fidèle Ambroise tombe à leurs pieds : ici l'amour et l'amitié se disputent l'empire. « Ceci tient du miracle, dit le pasteur étonné ; j'avoue, avec franchise, que mon incrédulité chancelle ». — « Voilà, lui répondis-je, le couple heureux que je me suis chargé de conduire à l'autel ». Nous l'y suivîmes tous, et Delmas, attendri, ne put s'empêcher de faire aussi réhabiliter son union dans l'opinion, publique en présence de l'Éternel ; tant l'exemple de ceux que nous chérissons a de pouvoir sur nous ! ainsi, la pompe funèbre fut convertie en réjouissance ; le bruit s'était déjà répandu dans le hameau que mon neveu était véritablement ressuscité. Le curé nous fit sentir la nécessité d'arrêter les premiers progrès de cette erreur populaire. « Quelques ambitieux, disait-il, en pourraient profiter pour établir un nouveau sacerdoce, et fonder un nouveau culte ; il en résulterait encore des guerres de religion : tirons parti de celle que nous avons, sans en changer ; vraie ou fausse, elle est encore la meilleure ; elle offre à l'homme sensible des fêtes commémoratives de l'innocence et de la vertu persécutées : or, sous ce point de vue, elle est la plus ferme base de la patience, nécessaire à tous les peuples malheureux ; c'est le contrepoids salutaire de toute résistance inutile à l'oppression d'une force majeure : en admettant

l'apparition de Jésus-Christ sur la terre, après mort, elle ne prouverait pas encore directement la résurrection physique de son corps mortel ; il serait possible qu'il se fut enveloppé d'une substance aérienne et lumineuse aux yeux de ses prosélytes, sous les mêmes traits et sous la même forme, pour frapper leurs sens et fortifier leurs cœurs, par un privilège accordé spécialement à toutes les intelligences sublimes, qui ont consacré leur vie à l'instruction publique et à la recherche de la vérité ; cette transfiguration rentrerait dans l'ordre naturel, et le christianisme n'en serait que plus respectable aux yeux des gens éclairés, quand on écarterait de son héros le prestige de la charlatanerie ; alors mon neveu l'interrompit tout-à-coup pour lui citer l'apparition de son père ». Et Delmas, comme ayant eu la même faveur, appuya le fait. « Vous voyez donc ici, continua le curé, la nature divisée en deux règnes ; celui des substances invisibles et celui des substances visibles ; les unes servent successivement d'enveloppe aux autres, dans le creuset d'une métamorphose alternative et continuelle, sous la direction d'une puissance infinie, et leur dissolution apparente, n'est qu'un passage imperceptible à d'autres configurations : les substances visibles se subdivisent en substances terrestres et en substances aériennes ; la substance terrestre se modifie au gré de la substance aérienne qui en renferme les germes reproductifs ; c'est de ces germes que la substance invisible et intelligente forme le simulacre de son apparition, quand elle veut donner des avertissements salutaires à ceux qui lui furent unis par les liens du sang et de l'amitié, pendant le cours de cette vie orageuse ; delà naissent les pressentiments qui viennent réveiller notre attention sur les malheurs qui nous menacent, pour servir d'exercice à notre prudence dans la recherche des moyens préservatifs ; mais, autant ces travestissements sont nécessaires à l'intelligence humaine, pour y se manifester à ceux auxquels elle veut s'intéresser, autant ils sont incompatibles avec la puissance divine, qui n'en a pas besoin pour se faire sentir au cœur de l'homme : en pareil cas, la multiplicité des miracles serait plutôt une preuve de la ruse et de la faiblesse humaine, que de l'intervention divine ; car les moyens victorieux que nous avons aujourd'hui, pour constater la résurrection physique de votre neveu, si nous le voulions, d'après l'authenticité de sa mort, ouvre une vaste carrière à nos conjectures sur ceux qu'on a pu de tout temps employer pour en imposer à l'espèce humaine ; ainsi ne détruisons pas une erreur par une autre, et désabusez, croyez-moi, ces bonnes gens ». Nous assemblâmes effectivement tous les habitants, auxquels je racontai moi-même la tragique

aventure de Dorimond, son évasion du sépulchre, et le stratagème innocent dont je m'étais servi pour surprendre agréablement ses amis, qui le croyaient mort ; je les retins pour la noce, à laquelle ils participèrent, au moyen des tables que j'avais fait dresser pour eux dans mon jardin. Après le repas, qui ne finit qu'avec le jour, je fis ouvrir par les nouveaux mariés, un bal, où tous les villageois dansèrent à la clarté d'une illumination brillante. A dater de cette époque, nos trois maisons n'en firent qu'une, et je déterminai mes deux couples fortunés à fixer notre séjour à la campagne, pendant une année entière, autant pour nous mettre à l'abri des attentats de la comédienne, que pour lui laisser le temps de s'enivrer d'amour pour son vainqueur, dont j'attendais vengeance. En effet, il y avait déjà quatorze mois que notre vie était un enchantement continuel, quand le fidèle Ambroise, notre pourvoyeur, en revenant un soir de Paris, où il avait été faire les approvisionnements nécessaires, nous annonça que cette malheureuse femme, dont les appas avaient été flétris par la suite inévitable d'une maladie ordinaire en pareil cas, avait tout donné par contrat de mariage à ce jeune intrigant qui l'avait empoisonnée à son tour. « Ainsi, m'écriai-je, la justice divine a fait ce que nous n'avions pu obtenir de la justice humaine ». Ambroise ajouta que la justice humaine allait, pour cette fois, s'en mêler ; que ce coupable époux était déjà dans les fers, et qu'on instruisait son procès.

CHAPITRE IX et dernier. Demande en restitution des biens de la défunte par Dorimond, qu'on s'obstine à faire passer pour mort ; déclaration du coupable, qui le fait reconnaître et réintégrer dans tous ses biens.

« IL est temps, je crois, dit Delmas à mon neveu, de reparaître sur le théâtre de la capitale, pour y constater votre existence, et faire valoir vos droits à la succession de la perfide. » — « Ne sommes-nous pas assez riches, répondit Dorimond ». — « N'importe, répliqua Delmas ; il ne faut pas laisser aux héritiers de cette femme, le fruit de son atrocité ; ne fut-ce que pour en faire le partage de la candeur et de l'innocence, vous devez le réclamer ». Cette raison me parut déterminante, et je l'appuyai. Nous partîmes dès le lendemain pour Paris, où mon neveu fit mettre opposition à la levée des scellés apposés sur les effets de la défunte, et signifier copie entière de son contrat de mariage avec sa demande aux héritiers ; mais on lui opposa d'abord son extrait mortuaire ; il fallait faire comparaître une légion de témoins : Delmas, le bonhomme Ambroise et moi, nous fûmes récusés, l'un comme son ami, l'autre comme son domestique, et moi comme son oncle ; les habitants de ma campagne étaient inadmissibles, puisqu'ils n'avaient pas vu mon neveu avant sa sépulture ; il ne lui resta plus que la ressource d'accompagner son avocat au barreau, pour interpellier ses juges. « Me reconnaissez-vous, messieurs, leur dit-il, pour avoir autrefois porté la parole à cette audience » ? — « Comme juges, répondirent-ils, nous ne pouvons servir de témoins ». — « Quelle misérable subtilité, s'écria Delmas ! votre conviction intime ne doit-elle pas vous suffire ici, comme dans certains cas, où je vous en ai vu faire la base de vos décisions contre le texte précis de l'ordonnance ». On lui ferma la bouche, en le menaçant de le faire incarcérer, attendu l'irrévérence 5 alors Dorimond s'adressant aux avocats et aux procureurs : « Et vous, leur dit-il, pouvez-vous nier, que « vous me reconnaissez pour avoir, il y a douze ans, plaidé au milieu de vous dans une affaire d'éclat » ? Ils avaient en effet reconnu mon neveu ; mais le feu d'une

ancienne vengeance, rallumé dans tous les cœurs, se communiqua, par un signal, d'un bout de l'assemblée à l'autre, aussi rapidement que l'électricité ; un silence perfide, fut le seul milieu qu'ils purent choisir entre la négative et l'affirmative ; alors l'avocat de mon neveu ; pénétré d'une juste indignation, dit qu'il demandait acte d'un pareil silence, dont il faisait résulter un aveu tacite : « Au surplus, s'écria-t-il, j'interpelle ici tous ceux de cet auditoire, qui ont pu connaître celui que je défends, de déclarer, s'il n'y a pas identité de personne entre lui et le premier mari de la défunte ». Aussitôt le principal locataire chez lequel mon neveu avait demeuré pendant sa détresse ; le propriétaire de l'hôtel où il avait été demeurer ensuite, et que la défunte avait encore occupé jusqu'à sa mort ; les deux notaires, devant lesquels avaient été passés le bail de cet hôtel et le contrat de mariage avec la comédienne ; le tapissier qui avait fourni les premiers meubles ; les voisins du quartier, le marquis de ***, qui avaient lié connaissance avec le demandeur à Chaillot ; les anciens soupirants de son épouse, auprès de laquelle ils se rappelaient d'avoir été en concurrence de galanterie avec plusieurs membres du tribunal ; Zacharie, à qui l'existence physique du personnage était très connue, attirés tant par la singularité de cette cause, dont le principal auteur avait depuis plus d'un an passé pour mort, déclarèrent d'une voix unanime, qu'ils le reconnaissaient trait pour trait. Les juges, très embarrassés, ne purent s'empêcher de donner acte à mon neveu de cette déclaration ; mais ils se réservèrent le droit d'approfondir la moralité des témoins pendant le délai de quinzaine, avant le jugement définitif de la cause, afin de laisser aux héritiers de la défunte, le temps de fournir leurs griefs : quant à Zacharie, on l'écarta sans ménagement sur la demande de l'avocat des héritiers, comme descendant de la race d'Abraham, qui avait fait autrefois assassiner judiciairement son Dieu. « Ma nation, répliqua-t-il, a toujours ignoré les miracles qu'on attribue à Jésus-Christ ; et, sans entrer sur sa divinité prétendue, dans une discussion à laquelle on ne voudrait rien entendre, je me borne à réclamer ici le droit des gens, qui n'a point de rapport au culte, en écartant l'injuste reproche, qu'on vient de se permettre envers ma nation : les peuples ne sont point responsables des crimes, que la politique obscure d'une faction prédominante leur fait commettre, et c'est le fanatisme des prêtres et des pontifes, qui a provoqué le jugement inique, dont il s'agit : tout homme a par-tout le droit de rendre hommage à la vérité ; c'est une barbarie atroce que de l'en dépouiller, de quelque pays qu'il vienne, de quelque opinion politique ou religieuse qu'il

puisse être ». Il y a par-tout des gens éclairés qui sont dans un état perpétuel d'attaque et de défense contre les abus d'autorité ; les applaudissements qu'ils donnèrent à cette apostrophe, couvrirent les juges de honte, et la cause de mon neveu s'en ressentit. Les héritiers proposèrent leurs moyens de récusation, qui furent déclarés valables, et rendirent plainte en subornation de témoins contre mon neveu, qui, quoique vivant, quant au fond, fut déclaré mort, quant à la forme, et définitivement dépouillé de tous ses droits à la succession d'une femme qui tenait tout de lui : tout l'ordre judiciaire avait juré sa ruine et celle de son avocat, qui fut rayé du tableau, pour avoir interprété le silence de ses confrères, en faveur de sa cause ; mais il en fut amplement dédommagé : nous lui fîmes un sert, dont l'aisance allait bien au-delà de ce qu'il aurait pu gagner dans une profession contrariée à chaque instant par la jalousie et la cabale ; c'était un ami de plus que nous avions acquis, et nous fûmes inséparables jusqu' à la mort. Nous n'avions plus à redouter que la plainte en subornation de témoins ; mais les héritiers, dont la cupidité était satisfaite, s'en désistèrent, dans la crainte qu'il n'en résultât contre eux, par la suite, un recours en dommages et intérêts, car elle était libellée en termes vagues et indéterminés, contre un quidam, qui s'annonçait pour être Dorimond ; elle ne s'adressait conséquemment à personne, et sous ce point de vue, il eût été facile d'en faire prononcer la nullité, suivant toutes les règles de la procédure.

Mais un incident changea tout-à-coup la face de cette affaire. Le second mari de la comédienne venait d'être condamné à être brûlé vif ; la curiosité nous prit de le voir passer, pour aller à la Grève, et nous étions si avantageusement placés, qu'il reconnut à l'instant mon neveu, dont la résurrection miraculeuse était parvenue à ses oreilles. « Qu'on arrête à l'instant cet homme, dit-il aux archers, qu'on l'amène à l'hôtel-de-ville, où j'ai des faits de la plus grande importance à déclarer sur son compte. Et vous, monsieur, continua-t-il, en s'adressant à Dorimond, ne vous alarmez pas, c'est un acte de justice que je veux faire envers vous ; le mensonge n'est que trop sorti de ma bouche pendant ma vie, et mon premier devoir, avant de mourir, est de réparer mes torts envers vous, en rendant hommage à la vérité ». Dorville, avocat de mon neveu, Delmas et moi, nous l'y suivîmes, en exposant que notre présence pourrait être nécessaire à l'éclaircissement de certains faits. Quand nous fûmes devant le rapporteur et le lieutenant criminel, Dolinval, c'était le nom du condamné, déclara qu'il reconnaissait mon neveu pour être ce même Dorimond qui l'avait précédé dans le lit

nuptial, auprès de la comédienne, et qu'il était juste de lui restituer une fortune qu'il s'était proposé d'envahir en commettant le crime dont il était atteint et convaincu, mais qu'il ignorait absolument le motif de la précipitation qu'on avait mise à le faire inhumer. Cette déclaration faite par un homme qui allait perdre la vie, et n'avait plus d'autre intérêt que celui d'acquitter sa conscience, était un témoignage irréprochable ; nous en levâmes une expédition au greffe ; elle servit de base à une demande en révision de procès, d'après une requête présentée au roi, qui fit réintégrer mon neveu dans la possession de tous ses biens. Nous retournâmes tous à la campagne, et peu de temps après, un banquier fit toucher à Dorimond deux millions pour la première année de sa rente viagère sur la banque de Venise, où nous allâmes fonder un hospice agréable pour les philosophes indigents, les écrivains poursuivis, les époux malheureux, les amants contrariés, les avocats rayés du tableau, les héritiers spoliés, les victimes échappées à la fureur du despotisme monachal et les opprimés en tout genre. L'unique occupation de ces réfugiés fut d'écrire leurs aventures, que nous donnerons incessamment au public, pour lui offrir un tableau varié de la vie humaine, et laisser après nous quelques traces de lumière sur ce globe enveloppé d'épaisses ténèbres, où l'homme en opposition continuelle avec ses désirs est presque, toujours méchant par nécessité.

FIN.

CATALOGUE

*Des Livres qui se trouvent chez LEPETIT,
jeune, libraire, rue Pavée, n°. 28, maison
de M. Leclere.*

- A**NNÉE (l') la plus mémorable de la vie d'Auguste
Kotzebue, auteur de *Misanthropie et repentir* et
des deux *Frères*, 2 vol. in-12 fig. 3 f.
- B**ibliothèque des enfans, ou l'Ami des enfans,
complet, par berquin, 12 vol. in-18, ornés de
60 fig. 12 f.
- B**ibliothèque portative des voyages, 12 vol. in-18,
y compris 2 vol. d'Atlas, gravés par Tardieu
ainé. 25 f.
- Idem*, vélin satiné. 66 f.
- Idem*, nom de Jésus. 44 f.
- Idem*, nom de Jésus d'Angoulême. 53 f.
- D**ictionnaire de la Fable, par Chompré, nouvelle
édition, revue, corrigée et augmentée, par Millin,
conservateur des antiquités à la bibliothèque na-
tionale, 2 vol., petit in-8°. 8 f.
- E**ducation complète, ou Abrégé de l'histoire univer-
selle, mêlé de mythologie, de géographie et de
chronologie, par madame Leprince de Beaumont,
auteur du *Magasin des enfans*, 4 v. in-12. 6 f.

Histoire de France , depuis Clovis jusqu'à Louis XVI ,
par Mercier , membre de l'institut , 6 volumes
in-8°. 30 f.

Lettres et Épitres d'Héloïse et d'Abailard , 3 v. in-18 ,
pap. vélin satiné , ornés de 6 superbes figures avant
la lettre , dessinées par Quéverdo et gravées par
Villeray. Cette édition est augmentée de plusieurs
lettres et épitres qui n'ont jamais parues , et qui
forment un troisième volume ; elle fait suite à la
collection des petits formats imprimés par Didot :
elle est tirée à un très-petit nombre et doit être
distinguée de toutes les contrefaçons qui existent
et qui sont toutes incomplètes et fournissent de
fautes. 18 f.

On en a tiré sur papier fin ordinaire , fig. avec la
lettre. 5 f.

Mémoire historique et politique de M. de Vergennes ,
sur la Louisiane , suivi d'autres Mémoires sur
Saint - Domingue , l'Indostan , la Corse et la
Guyanne , 1 vol. in-8°. , portr. 5 f.

Nouveau (le) Robinson , pour servir à l'amusement
et à l'instruction des enfans , traduit de l'allemand
de Camp , 2 gros v. in-12 , fig. 4 f.

Nouvelle méthode d'enseigner l'A , B , C , D , et à
épeler aux enfans en les amusant , par 20 figures
agréables , contenant plusieurs maximes tirées de
l'Ecriture-Sainte , et des devoirs des enfans envers
leurs parens , 1 vol. in-18 , fig. 72 c.

Sainville et Ledoux , ou Sagesse et Folie , 5 vol.
in-12. 3 f.

Suzanne et Gersenil , histoire véritable , 1 volume
in-18 , fig. 72 c.

Tableau historique , topographique et moral , des
peuples des quatre parties du monde , comprenant
les lois , les coutumes et les usages de ces peuples ,
par A. M. Sauré , 2 gr^{ds} vol. in-8^o. 10 f.

Tonneau (le) de Diogène , imité de l'allemand de M.
Wieland , par M. de Frenais , traducteur des ou-
vrages de Stern , avec des remarques et additions
de Regnaud Warin , 2 vol. in-12 , fig. 3 f.

Voyage au Canada et dans la partie septentrionale
de l'Amérique , traduit de l'anglais , par Lunier et
Henry , 3 vol. in-8^o. , ornés de onze superbes
figures et de deux cartes , papier vélin , fig. avant
la lettre. 30 f.

Idem , pap. fin ordinaire. 15 f.

Voyage à l'Océan pacifique du Nord et autour du
monde , dans lequel la Côte du Nord-Ouest de
l'Amérique a été soigneusement reconnue , entrepris
par ordre de S. M. Britannique , principalement en
vue de constater s'il existe quelques communications
navigables de l'Océan pacifique du Nord , à l'Océan
atlantique septentrional , et exécuté pendant les
années 1780 , 91 , 92 , 93 , 94 et 95 , par le capitaine
George Vancouver , trad. de l'angl. , par P. F.
Henry , 5 vol. in-8^o. imprimé par Didot , enrichis
d'un vol. d'atlas , gravé par Tardieu Fainé. 36 f.

Idem , vélin satiné. 72 f.

Voyage à la nouvelle Galles du sud et à Botany-bay ,
1 vol. in-8^o. fig. de Monnet. 4 f.

Voyage de l'Inde en Europe , par Yrwin , 2 vol.
in-8^o. 10 f.

- Voyage à la Mer rouge , sur les côtes de l'Arabie, en Egypte et dans les déserts de la Thébaidé , par Yrwin , 2 vol. in-8°. avec deux cartes géographiques. 10 f.
- Voyage au Cap de Bonne-Espérance et autour du monde, avec le capitaine Cook , principalement dans le pays des Hottentots et des Caffres , par And. Sparrman, docteur en médecine, trad. de l'anglais par Letourneur , 2 vol. in-4., ornés de beaucoup de figures et de cartes. 24 f.
- Idem* , 3 vol. in-8°. 15 f.
- Voyage autour du monde et principalement à la côte nord ouest de l'Amérique, fait et 1785, 1786, 1787 et 1788 , par Portlock et Dixon , 2 gros vol. in-8°. , ornés de figures et cartes. 10 f.
- Zélomir , par Morel Devindé , 1 vol. in-18 , orné de 6 fig. 3 f.
- Idem* , velin satiné. 6 f.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

L'Homme sorti du sépulcre, histoire dont la jalousie et la cabale ont étouffé la publicité en 1750, par Taboureau de Montigny

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5623417k>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages

déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr